Irénikon

NICOLAS ARSENIEW
Professeur aux Universités de Varsovie et Königsberg.

L'EGLISE D'ORIENT

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(BELGIQUE)

TOME IV. COLLECTION 1928. Nos 3-4.

NOTE

M. Nicolas Arseniew appartient à l'Eglise Orthodoxe Russe. Nous sommes heureux de constater avec lui, sur beaucoup de questions dogmatiques et ascétiques, l'accord de l'Eglise catholique avec l'Orthodoxie ; cependant à la page 70 et sq. le lecteur catholique trouvera, sur l'aspect juridique de l'Eglise, des opinions qui ne sont pas celles de l'Eglise catholique.

Dans son Introduction, le R. P. Charles Bourgeois S. J., traducteur du présent ouvrage, a indiqué ces divergences.

LA RÉDACTION.

Nihil obstat :

DOM F. DE WYELS, O. S. B.
Libr. cens.

Amay, 4 aprilis 1928.

Nihil obstat :

J. LAMBOT,
can. cens. libr.

Namurci, 7 aprilis 1928.

Imprimatur :

J. CAWET,
vic. gen.

Namurci, 10 aprilis 1928.

INTRODUCTION

L'Église orientale est un jardin fermé. Une jalouse réserve, qui la porte à se replier sur soi plus qu'à se répandre, des lois draconniennes terribles pour l'étranger, une langue difficile, inconnue la plupart du temps aux hommes d'Occident ont élevé ces murs.

Au voyageur qui traversait l'Orient à la manière d'un touriste, ou pour faire du commerce, les grands monastères orthodoxes ne paraissaient que des asiles de paresse ou de monotonie ; et il faut bien dire que le voyageur français avait tout spécialement en Russie la mauvaise réputation de traverser le pays en quinze jours, ne s'arrêtant qu'aux deux capitales et racontant des choses qui auraient pu se dire avec autant de vérité de Java que de la Russie, pour peu qu'on eût changé les noms propres.

De ce qui se passait à l'intérieur, nous ne savions que peu de choses, ou, pour mieux dire, rien.

L'homme d'Occident a pu admirer parfois la splendeur des beaux édifices de l'Église orthodoxe, la majesté de leurs chants, tout en les trouvant un peu longs, mais il est rarement arrivé à comprendre ce qui fait l'esprit de cette Église d'Orient, telle qu'elle existe aujourd'hui. N'a-t-on pas souvent conclu, de ce manque d'expansion, de ce peu de communication au dehors, comparé aux autres confessions chrétiennes en activité incessante, en propagande sous tous les climats, à une certaine paralysie, ou à une servitude intolérable, à un maladif fixisme doctrinal ?

Comme cette religion paraissait ampesée, dormante sous la rigidité des lourdes appliques du formalisme byzantin !

Et voici que dans les tristes jours d'une émigration forcée, appréciant l'utilité des communications qui, de jour en jour, se font plus rapides et plus intimes entre les nations, cette Église

laisse quelque peu se découvrir à nos regards les secrets de sa vie. Un de ces historiens qui, si nombreux en Russie, s'adonnent avec prédilection à l'étude des questions religieuses, vient de publier quelques recueils sur l'Église d'Orient. Nous présentons aujourd'hui au public français la traduction de ce petit livret, spécialement composé pour les lecteurs d'Occident. M. Arseniew est surtout un historien : c'est l'histoire de l'Église qu'il a enseignée d'abord aux Universités de Saratov et maintenant à celles de Königsberg et Varsovie. Il donne l'impression d'une âme ardente vivant réellement sa religion, entièrement étrangère à l'esprit sectaire et outrancier. Ce qu'il a voulu n'est pas une représentation purement matérielle, comme une statistique de l'Église orientale. Son but est plus intérieur : décrire son esprit, sa mentalité, la vie qui l'anime, le ressort réconfortant que donne à ses croyances l'activité patiente de ses fidèles : voilà ce que l'auteur a eu en vue.

Au lieu de nous contenter d'une vue rapide, à vol d'oiseau, nous allons entrer ici chez elle, entendre les conseils de ses « startzi », contempler longuement ses vieilles icônes, respirer l'atmosphère recueillie de ses églises, à la demi-lumière de ses cierges, vivre son âme, sentir les battements de son cœur.

On croyait, en gros, que cette Église gréco-slave ne menait qu'une vie apparente, sans œuvres, sans activité ; momie... Or l'auteur nous introduit dans le plein dynamisme de l'Esprit, dans l'activité religieuse la plus profonde, la plus réelle ; il ne parle que de traditions vivantes, possédées par des masses immenses, auxquelles portent conseil dans les difficultés de la vie ces moines que l'on croyait engourdis dans la paresse et l'inaction : certains d'entre eux, dans leur humble cellule, furent des centres de pèlerinage où affluaient grandes dames de la capitale et paysans venus de tous les coins de l'immense empire.

L'auteur cite des redressements remarquables de ces masses opprimées, à la pensée, au seul rappel de la Résurrection.

Aucun lecteur catholique ne sera étonné de voir, à la fin du livre, soutenir des thèses que l'Église catholique a réprimées ; c'est un orthodoxe qui parle. Nous ne voulons faire ici aucune polémique. Mais comme il serait ridicule de croire que nous souscrivons à ces thèses, nous rappelons aux lecteurs ce qui a été dit

maintes fois dans tous les traités sur l'Église, que l'autorité extérieure doit exister dans l'Église du Christ pour rendre claires à tous les impulsions de l'esprit, pour empêcher les erreurs d'interprétation dont toute vie spirituelle est capable si elle n'est pas contrôlée par un enseignement autorisé. Un traité comme celui de A. D. Sertillanges montre bien le point de vue catholique.

M. Arseniew ne nie pas qu'il y ait eu dans l'Église orientale des fautes, des tares, des errements. Mais il les passe délibérément, son but n'étant pas de tout dire. Nous ferons comme lui, suivant d'un regard attentif et sympathique les démarches de l'Esprit chez nos frères séparés.

Quelle part l'Église d'Orient a-t-elle eue dans l'élaboration de cette âme russe que l'on reconnaît si profondément religieuse (1) ? Ce livre apportera peut-être quelques éclaircissements au lecteur occidental.

CHARLES BOURGEOIS S. J.

(1) LEROY-BEAULIEU. *L'Empire des Tsars et les Russes*. T. II, premières pages du début.

L'EGLISE D'ORIENT

I

ESPRIT ET VIE RELIGIEUSE

Le but de ce petit livre est de donner un aperçu de la vie intérieure, des aspirations profondes de l'Église d'Orient, autant qu'il sera possible. Nous ne parlerons pas de son état extérieur, mais de sa mentalité et de sa vie religieuse, de l'idéal religieux de cette Église. Avant d'esquisser ce tableau, nous voudrions expliquer en quelques mots :

L'objet précis de ce livre ;

Sa méthode ;

Ses sources.

Il serait inutile d'exposer une théologie complète de l'Église d'Orient : nous supposerons connus les traits généraux de l'enseignement dogmatique et moral chrétien. Nous ferons seulement ressortir dans ce tableau d'ensemble, l'accent, le ton propre de l'Église d'Orient, et nous rechercherons quel en est le signe caractéristique, sans nier que beaucoup de ces traits ne lui appartiennent pas uniquement ; beaucoup lui sont communs avec l'Église romaine catholique.

Nous ne voulons pas dresser un inventaire de l'enseignement de l'Église d'Orient, le divisant en paragraphes, d'après un ordre plus ou moins extérieur ; ce serait comme disséquer un corps vivant. Mais c'est l'âme de cette Église que nous voudrions faire connaître, son principe vital, intérieur ; de ce principe vital toutes les parties tiennent leur place et prennent leur vrai sens dans la vie de l'ensemble. A cela nous nous bornerons, dans l'exposé du sujet et dans la manière de le présenter.

Remarquons enfin que ce tableau, comme nous l'avons dit, n'est pas la description de la situation extérieure, accidentelle

(degré de l'instruction du clergé, statistique des mœurs, variations ou hésitations de la foi, etc...), mais une esquisse du contenu éternel, idéal de l'Église — ses aspirations religieuses, son idéal de piété. Bien entendu, il y a , il y eut des pécheurs et des indignes dans l'Église d'Orient, en grand nombre comme partout ; il y en a eu même parmi les représentants de son clergé, comme du reste aussi hors d'elle : nous n'en parlerons pas, non plus que des égarements, des circonstances passagères, extérieures ; nous ne parlerons que de la norme, de l'idée, plus encore, des pulsations profondes de cette Église. Elle-même dirait : du souffle de l'Esprit. L'Église et l'Esprit qui vit en elle ne seront pas jugés d'après ceux qui lui auront été infidèles, mais d'après ceux qui ont effectivement vécu de ce même Esprit.

Quant aux sources, ce ne sont pas des enfilades scholastiques, d'arides livres d'école qui nous introduiront dans la vie de cet Esprit ; ils ne nous donneraient qu'une idée bien pâle de la vie de l'Église. On ne peut isoler l'enseignement doctrinal de la vie. L'Église est un tout. Une profession de foi est en même temps prière, force et joie pour l'âme, encouragement à l'effort moral. Dans les livres scholastiques, tout cela est démembré, disséqué, et l'on y soupçonne à peine le frémissement de la vie.

Les canaux vivants de l'Esprit dans l'Église ont été et sont toujours :

1. Le culte avec ses cérémonies, rites, prières, chants, et, au centre, les sacrements.

2. Les écrits des grands héros de l'Église (surtout des Pères de l'Église), leur contenu dogmatique et moral.

3. Spécialement, la grande tradition ascétique de l'Église orientale, incorporée surtout dans la grande chrestomathie mystico-ascétique, qui comprend onze siècles (du IVe au XIVe), la « Philokalie », c'est-à-dire l'amour de la beauté spirituelle, parue d'abord en grec à Venise dans un gros in-4° en 1792, puis, plus généralement répandue dans la traduction slavonne et russe, le « Dobrotolubie », d'ailleurs en partie remaniée dans la rédaction russe. Il faudrait encore signaler les œuvres complètes de l'abbé Dorothée (VIe siècle), d'Isaac le Syrien (VIe s.), les homélies de Siméon le Nouveau Théologien (XIe s.), le remarquable livre qui réunit les leçons des Pères : « Le combat invisible » de Nicodème

du Mont-Athos (XVIIIe s.), les écrits du saint évêque russe Tichon de Zadonsk (XVIIIe s.), les livres nombreux de l'évêque Féofan (Théophane) de Novgorod qui a tant fait pour la conservation vivante de cette tradition des Pères (2e partie du XIXe s. ; traduction en russe, entre autres, de la Philokalie et du Combat invisible) et encore beaucoup d'autres.

4. La vie des saints, non seulement en son exposé littéraire dans les « vies » écrites, mais surtout dans son impression vivifiante sur les masses du peuple, exercée, jusqu'à nos jours, surtout par les cloîtres.

Sur la grande importance des cloîtres dans la vie religieuse, on sait les belles paroles du philosophe prince Serge Troubetzkoï († 1905) : « Les cloîtres sont le plus précieux joyau de notre vie religieuse. Ils peuvent bien être regardés avec un orgueilleux mépris par ceux qui ne connaissent pas la vie spirituelle et qui ne veulent même pas réfléchir aux motifs puissants qui poussent tant d'hommes à ce pénible sacrifice. On peut parler aussi de la tiédeur morale de quelques cloîtres, de la paresse et de l'oisiveté de certains moines et de leurs vices..., nous savons que nulle part la contradiction entre l'idéal et la réalité ne paraît davantage, quoique nulle part elle ne soit plus pénible et plus amère. Nous estimons le cloître comme un établissement où l'enseignement de l'Église, d'une manière vivante, arrive à s'exprimer... Nous estimons les cloîtres malgré leurs faiblesses, pour les perles saintes qui brillent et illuminent au-delà de leurs murs. » Ils étaient des formateurs spirituels et moraux du peuple. (Tiré des manuscrits inédits du prince S. Troubetzkoï.)

5. L'art religieux et, en premier lieu, l'ancienne iconographie.

Tout cela est porteur de l'esprit de l'Église. Jusque maintenant encore ?— Oui, jusque maintenant. La tradition n'est pas morte. LesPères de l'Église et les Pères du désert, un Athanase, un Basile, un Jean Chrysostome, un Antoine, un Isaac de Ninive (« le Syrien ») sont une actualité vivante pour l'Église, les sources vives, où elle va chercher ses forces spirituelles, qu'elle regarde, auxquelles elle fait constamment appel et qu'elle considère comme les modèles spirituels et en quelque sorte la norme pratique. Ce n'est pas en vain que les deux liturgies portent les noms de Jean Chrysostome et de Basile (et proviennent aussi d'eux, en défi-

nitive, bien qu'une série notable d'altérations ait eu lieu plus tard). Quant à la littérature ascétique des anciens Pères du désert, des Pères de la Philokalie, elle est un vivant trésor accessible aux larges couches du peuple russe. Comme on peut en juger par la divulgation que le « Dobrotolubie » a eue récemment encore, même dans les plus basses couches du peuple (cf. une série d'éloquents témoignages dans le remarquable petit livre : « Récits sincères d'un pèlerin à son père spirituel », qui nous découvre des profondeurs insoupçonnées de la piété populaire russe (1) ; aujourd'hui, cette influence s'exerce surtout sur l'intelligence religieuse russe. Et de cette tige s'élancent toujours encore de nouvelles feuilles et des rameaux verts.

Jusqu'à présent, la vie de l'Église russe est influencée et nourrie de l'esprit de la « Philokalie ». De cet esprit sont aussi nés, dans les derniers siècles, les écrits des Maîtres spirituels les plus éminents de l'Église russe. Je n'en nommerai qu'un, le plus grand, peut-être, au XVIIIe siècle : Tichon de Zadonsk ; et deux autres noms, également très célèbres dans l'Église russe, pour le XIXe siècle : l'évêque Théophane et Ignace Brianchaninof.

Cet esprit est celui des saints et des justes de l'Église russe, même de ceux qui appartiennent à un passé récent, comme Séraphim de Sarov, Macaire d'Optino et beaucoup d'autres. C'est encore dans cet esprit que Dostoievsky a cherché et trouvé l'inspiration pour son starietz Zosime (et pour la figure de l'évêque Tichon dans le chapitre-appendice des « Possédés »).

Malgré quelques cloîtres d'hommes aux mœurs en décadence, cet esprit était encore vivant dans la tradition de beaucoup d'autres, qui sont de vrais foyers de l'ancien esprit, comme le cloître d'Optino, l' « ermitage de Zosime », etc... (2).

Très puissante a été l'influence du cloître d'Optino sur plusieurs grands maîtres de la vie spirituelle russe : sur les frères Kirievsky et par eux sur le reste des slavophiles, sur Gogol, Dos-

---

(1) Paru à Kazan en 1883 : *Ostrovenie raskazy strannika duchovnomou otzu swojemou* d'un manuscrit de l'Athos, écrit au milieu du XIXe siècle. (J'en ai parlé dans mon livret *L'Eglise orientale et la Mystique*, pp. 26, 69-70. Münich, 1925. Reinhardt). Une traduction allemande en a paru, il n'y a pas longtemps *Russisches Pilgerleben*, par R. von Walter, 1925.

(2) Maintenant les cloîtres sont abolis dans la Russie des Soviets.

toievsky, Konst, Leontiev qui vinrent y chercher leur aliment, leur appui spirituel (Wl. Solovief a été aussi à Optino). Le cloître, dans les frères « Karamazof » est une description exacte de celui d'Optino. Très grande aussi fut l'influence spirituelle du cloître de Zosime (à 70 km. au nord de Moscou) juste avant la révolution russe, sur les personnalités influentes de l'intelligence religieuse de l'Église de Moscou (W. A. Kojewnikov, M. A. Nowossiolov et autres).

La vieille icône russe n'est pas morte non plus. Elle a été redécouverte, il y a environ 15 ans, comme un royaume enchanté infiniment beau, mais tombé dans l'oubli : nous y reviendrons dans la suite ; son esprit a inspiré un des penseurs religieux russes les plus attrayants, le prince Eugène Troubetzkoï qui a écrit une esquisse merveilleuse de la philosophie de cet art transfiguré.

Cette tradition vit, et elle forme une vie organique très une, avec un point central, un principe de vie pénétrant le tout, un seul esprit vivifiant. C'est de cette vie que nous allons parler.

II

L'ŒUVRE DU SALUT ET SA SIGNIFICATION COSMIQUE : SANCTIFICATION DE LA CRÉATURE, JOIE PASCALE, TÉMOIGNAGE DU CULTE.

La descente de Dieu dans l'humanité, dans le Cosmos, dans l'histoire et la transfiguration de la créature, cette pensée déjà maîtresse chez les premiers chrétiens, est aussi le noyau de la mentalité et de la conception du monde de l'Église orientale. Le terrestre est transfiguré et ennobli par l'Incarnation, par la mort de la Croix, mais surtout par le couronnement et l'achèvement de l'histoire de notre salut : la Résurrection du Christ. Car la Résurrection est la révélation toute puissante, l'affirmation victorieuse de la vie éternelle. De la Résurrection se répandent des torrents de joie et de jubilation sur toute l'humanité, toute la création ; par là, déjà maintenant, un germe d'immortalité, de vie éternelle a été déposé dans la nature humaine et dans le monde, jusqu'à l'entrée finale de la révélation parfaite, de la souve-

raineté future du Règne de Dieu. Ces pensées, expériences et espoirs forment le principal contenu de la mentalité de l'Église.

Ce n'est pas dans les livres théologiques d'école, nous l'avons dit, qu'il faut les suivre, mais au vif, dans la vie de l'Église, c'est-à-dire dans son culte et ses grands porteurs de l'Esprit, surtout les Pères.

Ce relevé peut être fait facilement d'une manière très impressionnante, dans la vie du culte.

Déjà pendant la première grande fête de l'année, la Nativité de la Sainte Vierge (8 sept. — l'année ecclésiastique orientale commence en septembre), ces notes sont vigoureusement accentuées.

« Que le ciel pousse des cris d'allégresse et que la terre se réjouisse : le ciel de Dieu est né sur terre »... « Aujourd'hui nous est donné le pont, qui unit l'humanité à la lumière »...

Ces tons, la joie de la réunion de l'humanité avec Dieu et la transfiguration, la « divinisation » même de la nature humaine par son union intime avec Dieu dans le Christ, nous frappent encore plus fort, encore plus joyeusement en une des fêtes les plus solennelles de l'Église orientale, l'Annonciation (25 mars) « Aujourd'hui commence notre salut, la révélation de l'éternel mystère : le Fils de Dieu devient le Fils de la Vierge »... Aujourd'hui, c'est la joie de l'Annonciation... : « La Terre s'unit au Ciel, Adam est renouvelé et Eve est délivrée de sa tristesse ; nous étions dans les ténèbres, nous voilà, par celui qui a pris la nature humaine, divinisés dans l'Église de Dieu... » « ...Dieu s'unit ineffablement à l'homme... la terre monte au ciel, le monde est délivré de l'antique malédiction, la création est dans l'allégresse. » Cette fête, le peuple russe l'honore particulièrement : car « l'oiseau ne fait pas son nid en ce jour », dit une sentence populaire. Et la solidarité de la créature avec l'homme en cette joie du printemps qui éclot, non seulement du printemps terrestre, mais du printemps supérieur, spirituel, le renouveau de la créature et de l'homme (aujourd'hui commence notre salut !...), cette solidarité de l'homme et de la créature trouve son expression dans un vieil usage significatif : On met en ce jour les oiseaux en liberté. Voilà bien le symbole caractéristique de cette joie. Cet éclat d'une joie de printemps qui n'est pas de la terre rayonne aussi des anciennes icônes de l'Annonciation (ainsi sur la célèbre peinture de Novgorod de

l'Annonciation qui est du XVIe siècle, et appartient à la collection Ostroushov de Moscou... (Voir E. Troubetzkoï, « Deux mondes dans l'iconographie ancienne russe », éd. russe, p. 18).

Et voici Noël ! Qu'ils sont saisissants, les chants de Noël, surtout le chant majestueux de Romanos : « La Vierge met aujourd'hui au monde l'Essence Suprême et la terre offre une grotte à l'Inaccessible », etc. « Aujourd'hui naît de la Vierge Celui qui tient toute la création dans ses mains ; comme un enfant de la terre, il est enveloppé de langes, le Dieu inaccessible par nature ; il repose dans la crèche, celui qui, au commencement, a affermi les cieux par sa parole... » « Le ciel et la terre s'unissent aujourd'hui par la naissance du Christ. Aujourd'hui Dieu est descendu sur terre et l'homme est monté aux cieux »... « Créé à l'image de Dieu, tombé par son crime dans la corruption, l'homme est renouvelé par la sagesse de son Créateur » ; « tu es devenu pauvre comme nous et tu as divinisé le terrestre par ton union avec lui » ; Il a « déifié la chair ». « Tu as transfiguré toute la créature ». C'est pourquoi les anges « chantent, les hommes se réjouissent, toute la créature exulte devant la naissance de son Sauveur et Maître à Bethléem ». Et toute la vie de l'Incarné est une sanctification de l'humanité et de la création. Ainsi, par son baptême, par la descente du Saint-Esprit, les eaux sont sanctifiées et, plus encore, la nature humaine tombée est purifiée et renouvelée. « Cet Adam tombé dans la corruption, il le renouvelle par les eaux du Jourdain » ; « tout être terrestre peut briller de pureté ; de l'abîme de sa faute, il est relevé vers le ciel, lavé dans les flots » ; « Tu as sanctifié les eaux, ô Sauveur, par ton baptême ». Et enfin, la mort de la croix et la résurrection ; abaissement entier, sans mesure, de Dieu, et ensuite victoire de la vie éternelle, débordement d'une nouvelle réalité, commencement d'une nouvelle humanité affranchie, d'un nouvel ordre de choses, car la victoire est gagnée, l'éruption s'est faite, « le Christ est ressuscité des morts, Il a foulé aux pieds la mort par la mort et donné à ceux qui sont dans les tombes la vie éternelle ».

Voilà le noyau intérieur, le centre, le principe de vie qui circule partout, tout le sens dè la Foi et de la piété, toute la confiance, toute l'attente, tout le panorama de l'Église orientale, c'est le message du Ressuscité ! Au reste, ce n'est pas seulement pour

l'Église orientale, ou pour les premiers chrétiens, mais pour le christianisme en général, que cette croyance est devenue la base de tout. De cet événement de la Résurrection du Christ est née la prédication des Apôtres. Sans cette foi, il n'y aurait pas eu de « bonne nouvelle ». En concentrant tout son espoir et sa foi sur la Résurrection du Christ, l'Église orientale ne fait que continuer l'expérience intime du christianisme primitif. L'expression des sentiments qu'excite en nous la contemplation de toute l'œuvre de la Rédemption atteint ici son couronnement et son apogée. Toute l'année liturgique est pénétrée de cette joie causée par le Christ ressuscité, par sa royauté qui nous transfigure, par la victoire qu'il a remportée.

Sous les formes les plus variées, avec une émotion toujours nouvelle, les chants cultuels rappellent cette joie. Mais ce message joyeux de la Résurrection est inséparablement lié au message de la Croix et du Martyre du Sauveur : c'est par la mort qu'Il a vaincu la mort. De cette expérience fondamentale, les chants de l'Oktoïch (ainsi appelle-t-on un des recueils principaux des chants de l'année liturgique) donnent un éloquent témoignage. Quelques exemples seulement :

« Attaché à la Croix, de plein gré, ô Toi, miséricordieux, étendu dans la tombe comme un mort, ô source de Vie, tu as anéanti la domination de la Mort, ô Puissant, par ta Mort. Car devant Toi ont tremblé les portiers de l'Adès, tu as ressuscité avec Toi les morts des premiers temps, toi l'unique ami des hommes ! »

« Roi, suspendu sur le bois, ô le seul Puissant, tu as ému toute la création ; gisant dans le tombeau, tu as ressuscité ceux qui demeuraient dans les tombes, donnant à notre race l'immortalité et la vie : aussi, nous célébrons, en chantant, ton Réveil après trois jours ». « Porteur de Vie, plus beau que le paradis et brillant en vérité comme la salle de parade d'un roi, ainsi apparut, ô Christ, ta Tombe, source de notre Résurrection ! », etc.

Nous le voyons : Sa Résurrection des morts est le gage de la nôtre, plus encore : elle est déjà notre résurrection, notre victoire sur la mort : «Tu as anéanti la domination de la Mort, ô Puissant, par ta mort », « Tu as coressuscité les morts des anciens temps », « Tu as ressuscité ceux qui habitaient dans les tombes, donnant l'immortalité et la vie à la race humaine », et plus loin : « Tu as

délivré ce qui était mort et ressuscitant après trois jours, tu as revêtu les morts d'immortalité ». « Il est ressuscité, vidant les tombes ! Voici celui qui était corrompu, métamorphosé pour toujours ! » « Il a rendu les morts vivants ! » « Aujourd'hui, la Mort et l'Adès sont dépouillés de leur armure, et la race humaine est revêtue d'immortalité » ; « Les morts qu'elle avait engloutis, la Mort les rend de nouveau ; car le royaume funeste de l'Adès fut anéanti, lorsque tu resssuscitas de la tombe, ô Seigneur ! » C'est toujours en de nouvelles expressions que cette joie surabondante se traduit : car nous partageons déjà sa Résurrection, déjà maintenant c'est l'expérience, la possession mystique du Royaume futur. En sa personne, déjà, la masse humaine, représentée par l'ancêtre Adam, est virtuellement ressuscitée des morts et déifiée : « Adam... tombe et est écrasé, lui qui d'abord avait été trompé, voulant devenir semblable à Dieu, et cependant il se relève, divinisé par l'union avec le Verbe ; Il acquiert par sa passion l'impassibilité, sur le trône il est glorifié comme le fils, siégeant avec le Père et l'Esprit ! »

Et ce n'est pas pour l'homme seulement qu'est venu le salut et retentissent les cris de victoire : à la joie de notre résurrection se joint aussi la joie de tout l'univers transfiguré, du règne de la corruption supprimé : car c'est aussi le salut de toute créature, l'éclosion du règne de la vie. Et l'œil spirituel ardemment regarde au-delà, vers la gloire à venir, vers cette « souveraine liberté des Enfants de Dieu », à laquelle toute la création doit prendre part. La Résurrection est donc un événement de sens cosmique et le monde est par là, tout comme l'homme, déjà transfiguré par la céleste gloire, bien qu'encore d'une manière cachée, il a déjà acquis une divinité nouvelle : il a déjà en lui le germe de l'immortalité. Le Christ, chante l'Église d'Orient, « est ressuscité du tombeau, comme Dieu, en majesté, et a ressuscité le monde avec lui », « donnant la vie au monde », il a « illuminé tout le monde », toute « la création », il a « rayonné par l'éclat de sa venue et éclairé par sa croix les extrémités du monde », il a « fait un le terrestre et le céleste ». « O prodige ! Comment la Vie universelle a-t-elle pu goûter la mort ? C'est qu'elle voulait illuminer le monde »....

Aussi tout l'univers, la création tout entière est-elle conviée

à la joie et à la louange de son Maître : « Réjouis-toi, ô Création, et épanouis-toi comme un lys. Car le Christ est ressuscité des morts, comme Dieu ! Où est, ô Mort, ton aiguillon ? Où est ta victoire, ô Enfer ? »... « Les créatures célestes peuvent se réjouir, celles de la terre exulter, car le Maître a agi par la force de son bras : Il a vaincu la mort par la Mort »... « Toute la création, avec les Prophètes, te chante, réjouie, le chant de victoire ». « Les extrémités du monde tressaillent à ton réveil d'entre les morts ».

Le sentiment atteint sa plus haute expression dans la nuit de Pâques et la préparation de la fête de la Résurrection dans la liturgie de la Grande Semaine. Toute cette Semaine rappelle les derniers jours terrestres du Sauveur, sa marche vers la Passion, la Cène, puis l'histoire de la Passion, la Mort et la mise au Tombeau. On sent, dans ce silence de la Grande Semaine, les pas du Maître marchant au-devant du sacrifice du Golgotha ; solennelle et grave, la voix de la pénitence, de la contrition et de la plus sincère émotion. Et enfin, la veille du Vendredi, ce qu'on appelle les « Douze Évangiles », commémoraison des souffrances du Maître ! On lit les récits de la Passion, et, dans un tressaillement d'épouvante et de profonde vénération, l'Église chante : « Il est aujourd'hui sur la Croix, Celui qui a suspendu la terre sur les eaux ; Il est couronné d'une couronne d'épines, le Roi des anges ; Il est vêtu de pourpre, Celui qui revêt le ciel de nuages... Il est cloué avec des clous, le Fiancé, Il est transpercé de la lance, le Fils de la Vierge. Nous honorons ta Passion, ô Christ ; montre-nous aussi ta glorieuse Résurrection ! » Encore plus dans la nuit du Vendredi au Samedi, nous entendons les accents de la joyeuse certitude, du joyeux espoir, associés aux chants de deuil et au grand psaume des funérailles (Ps. 119), qu'on lit sur le Christ exposé dans son tombeau. « Le sage Joseph, après avoir détaché ton saint Corps de la Croix, l'avoir enveloppé d'un pur linceuil, et couvert de parfums, le dépose dans un sépulcre neuf ». « L'ange, apparu sur la tombe, crie aux femmes porteuses de baume : le baume convient aux morts, mais le Christ s'est rendu étranger à la corruption ». Suivent alternativement un verset du grand psaume des morts (Ps. 119), et un verset qui se rapporte à la sépulture du Christ et à sa victoire :

« Bienheureux ceux qui vivent sans reproche, qui marchent

dans la loi du Seigneur ». « Toi, la Vie, ô Christ, tu as été mis au tombeau, et les légions des anges ont tressailli, exaltant ta condescendance ».

Et encore : « Bienheureux ceux qui gardent ses commandements, qui le cherchent de tout leur cœur ! »

« O Vie, comment as-tu pu mourir ? Comment as-tu pris demeure dans la tombe ? Mais tu détruis le royaume de la Mort, et du fond des gouffres infernaux, tu rappelles les morts à la vie. » Et ainsi de suite, vont se mêlant les chants de deuil et de confiance

Cet accord s'élève et grandit, à mesure que s'approche la fête de Pâques. Elle atteint au maximum pendant l'office du jour le Samedi saint. L'Église est encore plongée dans le deuil, les célébrants portent encore de sombres vêtements : les prières de pénitence retentissent, et pourtant déjà, plane un pressentiment, un souffle de résurrection. Après de longs et nombreux extraits de l'Ancien Testament, qui se rapportent à la nouvelle alliance, qui disent la joie du salut opéré par la Main puissante de Dieu, et l'espérance d'être délivré de la mort, on récite enfin solennellement, au milieu de l'église, le chant des trois jeunes hommes dans la fournaise, encore un type, un symbole de la Résurrection du Sauveur ; et le chœur interrompt chaque verset du chant de louanges par ce refrain : « Honorez et glorifiez le Seigneur dans tous les siècles ! » Enfin, après un court passage de l'Apôtre, vient un moment où l'émotion est grande, la tension extrême au cœur de l'assemblée. Un trio de voix d'enfants chante la parole du psaume : « Lève-toi, ô Seigneur, juge la terre, car tu règnes dans les siècles ! » Et le chœur de l'assemblée répond avec une émotion passionnée : « Lève-toi, ô Seigneur, juge la terre, car tous les peuples sont ton héritage ! » Et de nouveau chantent les trois voix d'enfants ; cette fois, c'est déjà une parole du testament nouveau, de la nouvelle alliance : « Le Christ, notre Pâque, l'Agneau de Dieu égorgé, qui prend sur lui les péchés du monde ». Le chœur interrompt encore, avec des cris pressants : « Lève-toi, ô Maître, juge la terre... » Toute l'espérance nouvelle, tout le contenu de la foi, se concentre dans cet appel. C'est un cri passionné de l'âme, une prière suppliante de toute l'Église, c'est comme une lutte avec Dieu. Il faut qu'Il ressuscite ! C'est une représenation ardente et passionnée du victorieux, de l'étonnant

Message. Cet appel, cette aspiration s'étendent et s'élèvent, le transport religieux grandit et s'exalte en un puissant concert spirituel : claires voix d'enfants chantant des promesses de joies, appel inlassablement répété et supplication de l'Église au tombeau du Seigneur. « L'Ange a dit à la Pleine de grâce », chantent les voix d'enfants : « Vierge pure, réjouis-toi, car ton Fils est ressuscité, après les trois jours du tombeau » et le chœur : « Lève-toi, ô Seigneur, juge la terre, car tous les peuples sont ton héritage ! » Et pour terminer, le cri de joie des claires voix d'enfants : « Lève-toi, ô Seigneur, juge la terre, car tu règnes dans l'éternité ! » Alors le diacre sort devant l'autel, en blancs habits de joie, et annonce l'Évangile... de la Résurrection ; les femmes viennent au tombeau, mais la pierre a été roulée et l'ange leur a dit : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il est ressuscité ! Allez et annoncez-le aux disciples. »

Enfin vient la nuit de Pâques avec ses chants de triomphe. Au coup de minuit, retentissent enfin de la bouche du prêtre et du diacre, à la lumière de tous les cierges, (une mer de cierges mouvants dans les mains de l'assemblée), les paroles de joie longtemps attendues, ardemment désirées : « Ta Résurrection, ô Maître, les anges la chantent au ciel. Et nous aussi sur la terre, permets-nous de te louer avec des lèvres pures ». Et de mille bouches monte et grandit le chant de victoire de la nuit de Pâques : « Le Christ est ressuscité des morts, réparant la mort par la mort, et donnant la vie à ceux qui étaient dans les tombes ». Toujours revient ce bref verset dans la bouche du prêtre et de l'assistance, il exprime une joie indicible. Car c'est comme un délire de joie, qui saisit l'Église. Maintenant résonnent, au chant alternatif des deux chœurs, les « Tropaires » (hymnes) du poëme de Pâques (« Canon de Pâques ») de Jean de Damas :

« C'est le jour de la Résurrection, soyons illuminés, ô hommes, la Pâque du Seigneur, la Pâque ! Car c'est de la mort à la vie, de la terre au ciel, que le Christ, notre Dieu, nous a conduits, nous qui chantons le chant de la victoire. »

« Que le ciel jubile d'allégresse, que la terre se livre à la joie, et que tout l'univers, le monde visible et l'invisible, soit en fête : le Christ est ressuscité, joie éternelle ! »

« Tu es descendu au plus profond de la terre, tu as rompu les

chaînes éternelles qui retenaient les captifs, ô Christ, et, le troisième jour, comme Jonas sorti du poisson, tu es sorti de la tombe. »

« Si tu es descendu dans la tombe, ô immortel, tu as cependant détruit la puissance de l'enfer et es ressuscité comme le Vainqueur, ô Christ et Dieu. Tu as dit aux porteuses de baume : Réjouissez-vous ! Tu donnes la joie à tes apôtres, et aux tombés la résurrection ! »

« Nous fêtons la mort de la Mort, la destruction de l'enfer, l'éclosion d'une autre vie, l'éternelle »...

Et alors c'est le baiser de Pâques, joyeux, fraternel, que l'assemblée et le prêtre échangent entre eux, accompagné des cris d'allégresse (c'est peut-être le « climax » de la fête de Pâques) :

« Pâque, la sainte, s'est aujourd'hui révélée à nous, Pâque, la nouvelle, la solennelle, Pâque, la mystique, Pâque, la toute vénérable, Pâque... le Christ, le Sauveur, Pâque, la pure, Pâque, la grande, la Pâque des croyants, Pâque, qui nous ouvre les portes du paradis, Pâque qui sanctifie tous les croyants ! »

« ... Pâque !!! Embrassons-nous tous avec joie, ô Pâque ! C'est la délivrance des douleurs, car de sa tombe resplendissante comme d'un palais, le Christ a rempli de joie les saintes femmes, en disant : « Allez vers mes disciples. »

« C'est le jour de la Résurrection, rayonnons d'allégresse et donnons-nous le saint baiser. Nous dirons, frères, même à ceux qui nous haïssent : Pardonnons-nous tout, pour l'amour du Ressuscité, et aussi nous crions : Le Christ est ressuscité de la mort, vainquant la mort par sa mort »...

Ici s'unissent un Réalisme mystique, la *Mystique* et l'*Eschatologie*, la conscience de la victoire déjà remportée, la joie d'assister déjà à la révélation de la vie éternelle avec l'attente impatiente d'une complète révélation future du royaume de sa Majesté. « O ta divine, ton aimable, ta douce voix », chantons-nous, comme en écho des hymnes de Pâques, « car tu as promis infailliblement, de rester avec nous jusqu'à la fin des temps, ô Christ » : c'est la joie mystique de la Présence continuelle du Seigneur transfiguré ! Et en même temps : « O Pâque grande et très sainte, le Christ ! O Sagesse, et Verbe de Dieu, et Puissance ! Donne-nous d'une manière plus complète, de participer à la lumière

sans ombre de ton royaume »... c'est l'attente eschatologique. Cette idée ne se trouve-t-elle pas surtout dans les ardents soupirs du Samedi-Saint : « Lève-toi, ô Maître, juge la terre, car tous les peuples sont ton héritage : » « Lève-toi, ô Maître, juge la terre, car tu règnes dans l'éternité ! » et dans le cantique suivant (pris du rite de la sépulture des prêtres) : « Les éléments aussi, ciel et terre, vont se transformer, et toute la créature va se revêtir d'incorruptibilité, la corruption va se dissoudre, les ténèbres vont disparaître, quand tu viendras. »

III.

TÉMOIGNAGES DES PÈRES. RÉALITÉ VIVANTE DE LA FOI PASCALE.

Au culte répond aussi la dogmatique. Du reste, le culte est déjà lui-même une dogmatique, une théologie liturgique. Et à cette théologie liturgique répond aussi l'enseignement des Pères. Les Pères de l'Église sont et restent d'une importance de premier rang pour l'Église d'Orient, ils sont (encore maintenant) pour elle d'une actualité vivante : un Athanase, un Basile, un Grégoire de Nazianze, un Jean Chrysostome, lui surtout peut-être ! Ephrem le Syrien, un Jean de Damas et beaucoup d'autres. C'est vers eux que l'Église tourne ses regards quand elle veut se rendre compte, d'une façon plus détaillée, de sa tradition et de sa foi. Ils ne sont dépossédés de leur haute signification, de leur autorité, par aucun écrivain plus récent, aucun scholastique, aucun théologien d'école. Jusque maintenant, ils sont encore la norme et la règle de la conscience de l'Église.

J'ajouterai deux mots sur ce que l'on pourrait appeler le réalisme chrétien, qui est d'une importance fondamentale pour toute la mentalité de l'Église orientale.

Déjà pour le christianisme primitif, ce réalisme religieux est absolument caractéristique : L'Incarnation, la Passion et la Résurrection du Fils de Dieu ne sont pas une illusion, ni une apparition de fantôme, comme l'enseignaient les Docètes et autres Gnostiques, mais une réalité. Mais s'il en est ainsi, la chair, que le Fils de Dieu a prise et dans laquelle Il est ressuscité, n'est

pas rebutée, elle a aussi part à la vie, car elle a reçu en elle-même le germe de l'immortalité. De là suit la réhabilitation de la Matière et de la Chair : le corps n'est plus un tombeau (le sôma-sèma de Platon), ni une « prison » de l'âme, mais « un temple de l'Esprit-Saint ». De là aussi les attentes enflammées de la « délivrance du corps », la croyance à la résurrection du corps, la proclamation enthousiaste de cette doctrine qui, pour la sagesse des Anciens, parut si paradoxale et choquante C'est pour cela que les premiers apologistes chrétiens font ressortir cette doctrine, même ceux qui se trouvent le plus sous l'influence de la philosophie du temps, et qui essayent d'introduire l'expérience du christianisme dans les cadres étrangers et étroits de la philosophie populaire de l'hellénisme. Malgré cela, ils ne peuvent renoncer à la résurrection de la chair : car cette résurrection de *tout* l'homme était le centre des expériences religieuses du chrétien et ces espérances étaient inséparablement liées à la résurrection dans la chair et à la souveraineté du Seigneur et Maître ressuscité. Dieu le Dominateur souverain, est le créateur du monde entier, créateur aussi de la chair. Point de limite à sa puissance et à son empire. La conscience chrétienne ne pouvait pas s'accommoder de la condition d'un monde, qui « serait aux mains du Méchant », elle ne pouvait considérer cet état comme définitif, elle croyait dans la victoire future de la Vie, victoire plénière et dans la suppression de la mort, la suppression du royaume de péché et de corruption, la transfiguration de tout être, de tout le cosmos, de toute la créature dans le royaume de la vie éternelle. Il y aura « un nouveau ciel et une nouvelle terre ». Car « la créature est soumise à la vanité malgré elle... dans l'espérance que la créature sera délivrée de la loi de la corruption, vers la souveraine liberté des enfants de Dieu... » « Dieu sera Tout en tout ». Ces espérances de Paul restent fondamentales et décisives pour la vie religieuse et la foi du christianisme.

Les Pères de l'Église ont largement développé ces vues et les ont, en quelque sorte, systématisées ; ainsi Irénée et Tertullien. Ces pensées ont une importance toute spéciale dans les écrits des Pères les plus illustres de l'Orient. C'est Athanase qui a commencé à esquisser la doctrine de l'Incarnation et de la Résurrection et de ce qui lui est étroitement lié, la réhabilitation, la

transformation, la « déification » de l'homme (le corps compris !) et par là, de toute la création. Car là sont les racines de toute sa piété. On connaît surtout son mot si profond : « Dieu est devenu Homme, pour que nous soyons divinisés. » « Oui, vraiment, écrit-il dans la lettre de Pâques à ses fidèles d'Alexandrie, il y a quelque chose de joyeux dans cette victoire triomphante de la mort ; en ce Corps du Maître, nous avons déjà l'incorruptibilité. Car, puisqu'Il ressuscite, avec Lui nous ressuscitons et son Corps, qui est resté inaccessible à la corruption, sera aussi, sans aucun doute, la cause de notre incorruptibilité ». C'est pourquoi toute la créature, ô mes frères, et tout être vivant, chante, suivant le mot du Psalmiste, louange au Seigneur, parce qu'il a anéanti ses ennemis. Car notre salut est accompli ». Cette joie de la Résurrection, joie de Pâques, dure aussi dans les chagrins et les tristesses, elle illumine, elle ne peut s'éteindre dans la persécution, l'exil et l'affliction, car la mort est déjà maintenant vaincue, « écartée », « rejetée », « anéantie », elle ne nous fait plus aucune frayeur. « Car comme la Mort avait entretenu par les hommes sa puissance contre les hommes, l'Incarnation du Verbe de Dieu a réintroduit la ruine de la mort et la résurrection du corps... Nous ne mourons plus désormais comme des condamnés, mais nous attendons, comme des hommes réveillés, la résurrection universelle »... C'est cette même philosophie de la résurrection et de la délivrance, mais systématiquement développée, que nous trouvons dans Grégoire de Nysse : « Dieu s'est uni à notre nature », écrit Grégoire, « pour que notre nature, par son union à Dieu, devînt divine, comme sauvée de la Mort et délivrée de la servitude de l'Ennemi : car sa Résurrection de la mort est pour la race mortelle un commencement de la résurrection à la vie immortelle. »

Deux Pères de l'Église du VIe siècle, S. Jean Chrysostome et Ephrem le Syrien, qui tous les deux, surtout Chrysostome, ont laissé une trace impérissable dans la vie de l'Église d'Orient, préconisent avec un feu extraordinaire la joie de la Résurrection, la victoire de la Vie sur la Mort et la transfiguration future même de la chair. Chrysostome commente profondément les passages de Paul qui en parlent. Ainsi, par exemple, dans son homélie sur « la résurrection des morts », il prend son exorde des mots de

Paul dans la II[e] aux Corinthiens : « Nous ne serons pas dépouillés, mais revêtus, afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la Vie ». « Voilà des paroles, dit Chrysostôme, qui confondent ceux qui calomnient la nature du corps, les détracteurs de notre chair. Lorsqu'il (Paul) dit : « Nous soupirons et ne voulons pas être dépouillés », il cherche à nous prévenir contre l'idée qu'il regarderait le corps comme quelque chose de mauvais, comme la source du péché, comme un ennemi et adversaire... Ce qu'il...veut dire, est à peu près ceci : « Nous ne voulons pas nous débarrasser de la chair, mais de la corruption ; non de la chair, mais de la mort ». Autre chose est le corps, autre chose est la corruption ; autre chose le corps, autre chose la mort... Le corps est corruptible, mais il n'est pas la corruption ; mortel, mais il n'est pas la mort. Bien plus, le corps est une œuvre de Dieu ; la corruption et la mort se sont introduites seulement par le péché. Je veux me dépouiller de ce qui m'est étranger, non pas de ce qui m'est propre. Ce n'est pas le corps qui est pour nous un ennemi, mais la corruption. Aussi, dit-il : « Comme nous ne voulons pas être dépouillés — c'est-à-dire du corps — mais revêtus de l'incorruptibilité, en notre corps... ainsi, ce qu'il y a de mortel en nous sera vaincu par la Vie ! » Ainsi ne parle-t-il aucunement d'une ruine du corps, mais de la destruction de la mort et de la corruption... »

Avec insistance, Chrysostome proclame cette foi à la résurrection future du corps dans son commentaire sur le chapitre 15 de la I[e] épître aux Corinthiens : « Comment donc ne ressusciteront-ils pas (les morts) ? S'ils ne ressuscitent pas, alors pourquoi le Christ est-Il ressuscité ? Pourquoi est-Il venu ? Pourquoi a-t-Il pris la chair, s'Il n'a pas eu l'intention de ressusciter la chair ? Car Lui-même n'en avait pas besoin. Il ne l'a fait que pour nous... »

C'est avec non moins d'intensité et de feu que ces espérances d'une résurrection future et d'une transfiguration, même du corps, sont proposées dans l'hymne d'Ephrem le Syrien. La Volonté de son Créateur, dit Ephrem, en parlant du corps, « rassemblera cette poussière, la renouvellera et en fera un temple de gloire, Il introduira l'âme, sa compagne, dans la chambre nuptiale (du corps) et là, la consolera ; et le corps, que le séjour dans l'Adès avait rempli de tristesse, se réjouira, et le désespéré, fort

de la Promesse, sera dans l'allégresse, et lui, le corps, en qui les insensés désespéraient, sera l'objet d'une grande pitié, ses pieds qui étaient liés, s'élanceront au Paradis... ses yeux fermés contempleront Celui qui illumine tout. Sa bouche, qui se taisait, sera ouverte, et le corps, qui était putréfié, resplendira dans la majesté. »

Cette allégresse des Pères de l'Église sur la Résurrection du Christ et sa victoire, donc aussi la nôtre, sur la mort, a trouvé peut-être sa plus haute expression dans cet admirable sermon de Chrysostôme, qui aujourd'hui encore, est récité dans la nuit de Pâques, par l'Église d'Orient : « ... entrez tous dans la joie de votre Maître ; les premiers et les derniers, acceptez le salaire ; riches et pauvres, réjouissez-vous ensemble ; les sobres et les nonchalents, honorez ce Jour. Ceux qui ont jeûné et ceux qui n'ont pas jeûné, réjouissez-vous de même aujourd'hui ! Que personne ne pleure sa pauvreté, car le royaume pour tous est apparu. Que personne ne se décourage pour ses péchés, car le pardon a rayonné du Tombeau. Que personne ne craigne la mort, car la mort du Sauveur nous a délivrés. Il a effacé la mort, celui qui fut étreint par elle, il a fait l'enfer prisonnier, celui qui est descendu dans l'enfer ; il l'a défait, cet enfer, après que son corps en eut goûté... où est ton aiguillon, ô Mort ; où est ta victoire, ô enfer ? Le Christ est ressuscité et tu es terrassé. Le Christ est ressuscité et les démons sont tombés. Le Christ est ressuscité et les anges se réjouissent. Le Christ est ressuscité et la Vie est vivante. Le Christ est ressuscité et il n'y a plus de morts dans la tombe : car le Christ, ressuscité des morts, a été les prémices de ceux qui dorment ! A Lui soient gloire et domination dans les siècles des siècles ! » Quelle audace dans cette affirmation : « Le Christ est ressuscité et il n'y a plus de morts dans la tombe ! » Cette foi touche déjà au royaume de l'éternité, de la Vie Éternelle, où les frontières disparaissent entre le présent et l'avenir transfigurés. On ne peut donc nier le lien intime qui existe entre cette doctrine des Pères et le témoignage des chants de l'Église : on le remarque à l'expression même, au choix des mots. Déjà Ignace (et encore avant lui l'épître aux Hébreux 2, 14 et Paul dans la Ie aux Corinthiens !) parle de l'anéantissement de la mort : « évacuation de la mort », l'appelle Irénée. « Anéantissement, abolition, re-

tranchement » de la mort, voilà une expression favorite qui revient toujours chez Athanase (κατάργησις τοῦ θανάτου, κατάλυσις θανάτου etc.). Il parle plus loin de « piétiner » la mort ; aussi du Christ, le second Adam (comme déjà Paul et Irénée !), de la déification et de la transfiguration presque dans les mêmes termes et expressions que plus tard les chants d'Église. Rappelons-nous le « Θανάτῳ θάνατον πατήσας », du tropaire de Pâques et une multitude d'expressions semblables : « Tu as anéanti la domination de la mort », « tu as congédié la mort par ta croix », « tu as fait briser les chaînes de l'enfer », « tu as donné au genre humain l'incorruption et la Vie », etc., employées dans le culte !

Cette joie de Pâques, cette assurance de la foi, cette jubilante possession mystique du triomphe déjà accompli de la Vie éternelle, liée avec l'attente joyeuse de la manifestation du Royaume, donnant son empreinte à tout le culte et à la croyance des Pères, voilà, pour le répéter encore une fois, l'esprit intime et vivant, le ton fondamental de la vie et de la piété de l'Église orientale. Et ce sont là, on ne saurait trop le faire ressortir, les notes caractéristiques du christianisme primitif. Car toute la première prédication est renfermée dans le message du Ressuscité, elle est illuminée de la joie de Pâques. Cela résonne déjà dans la première prédication des Apôtres, dans celle de Pierre, telle qu'elle nous est décrite dans les Actes des Apôtres. Et aussi dans la suite : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, notre foi est vaine. Mais le Christ est ressuscité, premier-né d'entre les morts ». Ainsi la manifestation de la vie éternelle fait couler un torrent de joie, qui enivre les disciples et leur donne la force de souffrir joyeux et de mourir joyeux. C'est ainsi seulement qu'on doit comprendre la psychologie des premiers chrétiens. Ils ont la Vie ! « Car la Vie est apparue et nous témoignons et nous annonçons la Vie éternelle, qui était auprès du Père et qui est apparue... » De là ces tons de certitude, de la victoire sur la mort, d'Attente joyeuse, de Mystique et d'Eschatologie. L'ensemble prend racine dans la foi concrète en la Résurrection du Maître et Seigneur. Cela ressort des inscriptions des catacombes, des prières publiques et hymnes des premiers chrétiens, des effusions des martyrs chrétiens, d'un Ignace, d'un Polycarpe.

C'est le joyau précieux, le résumé de tout le christianisme primitif, le fondement du christianisme le plus général, et ces tons, l'Église d'Orient en a hérité, les a authentiqués, comme son premier trésor, comme son âme la plus intime, et c'est son mérite inaliénable, sa gloire et sa richesse.

Non seulement dans le passé ! Non seulement dans les cadres du rite ! Une foi qui vivrait seulement dans le rite ou dans le passé, dans l'archéologie, qui ne pense qu'à conserver la tradition, n'est pas une foi vivante. Au contraire, la foi en la résurrection et la joie de Pâques est vivante dans l'Église d'Orient. D'elle sont nés les plus beaux produits de la culture religieuse du peuple russe (la vie et l'influence de ses saints, son iconographie, sur laquelle nous reviendrons plus tard, la conception du monde d'un Dostoievsky), mais encore plus : cette foi de Pâques s'est montrée comme une puissance de vie immense et intacte, qui donne la joie de souffrir et de mourir, et a fait se lever de nouveaux martyrs pour la foi chrétienne. Sous le joug bolchéviste, des milliers et des milliers ont été torturés et mis à mort pour leur foi (parmi lesquels environ 8000 ecclésiastiques) ; certains furent coupés en morceaux, fusillés, brûlés, mis dans de terribles cachots (1). Et ils moururent d'un cœur joyeux. Dans les persécutions, sous la pression épouvantable d'une puissance athée la plus horrible qu'on ait encore vue sur terre, la joie de Pâques n'est pas morte : ils ont confessé leur Maître ressuscité et transfiguré, le Vainqueur de la mort et de la puissance infernale, ceux qui lui sont restés ou lui sont redevenus fidèles. On a retrouvé dans ces cœurs la voix du christianisme primitif, la même foi. Voici un éloquent témoignage : la lettre de Benjamin, métropolite de Pétersbourg emprisonné par les Bolchéviks, écrite peu de temps avant sa mort (2). On y retrouve presque le même esprit que dans la lettre d'Ignace d'Antioche aux Romains avant son martyre dans le cirque de Rome. Cette note peut être illustrée,

(1) Voir l'éloquente publication sous le titre : *La prise d'assaut du ciel. La persécution de l'Eglise et de la religion dans la Russie soviétique*. Avec une préface du professeur russe Pierre Strouve. Ed. de la *Kulturliga*,Berlin W35, Lutzowstr.. 107. 1924.

(2) Paru dans la revue russe d'Helsingfors « Russkia Westi », dans le numéro du 6 sept. 1922 (N. 66).

au reste, par le récit suivant, qui est connu partout en Russie. C'était, raconte-t-on, à Moscou : le camarade Lounatcharsky, commissaire bolchévik à l'instruction publique, dans un grand lieu de réunion publique (peut-être dans la salle du Polytechnikon) faisait un discours public contre les « croyances vieillies ». La foi en Dieu serait un produit de la société capitaliste. Mais maintenant elle serait complètement submergée et sa nullité facile à prouver. Le discours était brillant, l'orateur était si satisfait de son talent, qu'il se mit à faire le généreux et consentit à accepter une discussion sur le sujet de son discours. Mais aucun orateur ne devrait parler plus de cinq minutes, et celui qui désirait parler devait se faire inscrire sur une liste. Et voici que se présente un jeune prêtre, de chétive apparence, timide, maladroit, un vrai « pope de village ». Lounatcharsky le regarde de haut avec mépris : « Je vous rappelle : pas plus de cinq minutes. » « Oui, oui, je serai très court. » Déjà le pope se tient sur la chaire et s'adresse à l'assemblée : « Frères et sœurs : Christos voskresse ! Le Christ est ressuscité ! » (C'est le salut de la fête de la nuit de Pâques, que les gens se donnent à ce moment.) Et toute l'assemblée répond comme un seul homme : « Voistinno voskresse ! Il est vraiment ressuscité ! » (C'est la réponse au salut de Pâques : quand l'un salue avec les mots « Christos voskresse », l'autre répond « Voistinno voskresse »). « J'ai fini, je n'ai plus rien à dire. » La réunion fut close à l'instant. Toutes les fleurs de l'éloquence du camarade Lounatcharsky n'avaient servi de rien.

Cette aventure est caractéristique. Car dans ces mots pleins d'assurance du salut de Pâques : « Le Christ est ressuscité » — « Oui, il est vraiment ressuscité », se trouve concentrée toute la foi de l'Église orientale.

IV

APPROPRIATION DU SALUT. — VIE DE LA GRACE. SANCTIFICATION DE LA VIE QUOTIDIENNE.

L'œuvre de salut du Christ fait couler des torrents de grâce, les torrents de l'Esprit. Cette vie de l'Esprit soutenant les fidèles, il en résultera une sanctification de toute la vie, même de la vie

de tous les jours, une sanctification du travail et de la production humaine. De la naissance au tombeau, et au-delà du tombeau, l'Église suit l'homme à tous les carrefours les plus importants de sa destinée, mais aussi dans son travail quotidien et sanctifie son activité, ses souffrances et sa mort, sa joie et ses peines, par la prière, le rite et le sacrement. Le rite est, suivant la conception de l'Église, l'expression de la prière de la Communauté et en même temps un symbole d'une réalité supérieure ; le sacrement est la pénétration de la créature par l'Esprit de Dieu et la transfiguration, la sanctification du créé, de l'humain par la force de l'Esprit : ce n'est pas l'anéantissement de l'humain, mais l'anoblissement, la purification, la transformation, la renaissance de l'homme qui devient l'Enfant de Dieu ; le sacrement introduit la créature dans une sphère supérieure et divine ; il est la préparation, mais aussi la prise de possession du Royaume de Dieu, qui est déjà et qui viendra. Il ne s'agit point d'un rapport purement passif de l'homme avec le divin, non plus d'une transformation mécanique, magique, extrinsèque, mais d'une libre réception de la grâce, d'une libre croissance de l'homme vers une vie plus haute. C'est là le sens de la doctrine de l'Église sur les sacrements et les canaux de la grâce, sur le souffle de l'Esprit, qui habite dans l'Église, sur ses rapports avec la personnalité humaine. Cette idée de la sanctification, de la vie renouvelée par la puissance de l'Esprit, qui tranfigure tout, même le boire et le manger, suivant les mots de l'Apôtre, le sommeil et la veille, le travail et le repos, est comme un thème continu qui se déroule à travers les rites, usages et sacrements de l'Église. Déjà, juste après la naissance, au baptême, une nouvelle vie éclot : une alliance est conclue entre Dieu et l'homme. L'homme rompt avec le Démon, est délivré de son emprise, il se « lie » au Christ. « Enlève sa faiblesse et le renouvelle pour la vie éternelle, et remplis-le de la force de ton Esprit », demande l'Église. L'eau du Baptême sera pour lui une cause de sanctification, de purification du corps et de l'esprit. «L'être tout entier du nouveau baptisé, toute son activité, intérieure et extérieure, corps et âme, est virtuellement sanctifiée par le « sceau du Saint-Esprit » (dans la Confirmation). La même note fondamentale, la sanctification du corporel et du spirituel, de toute action, de toute production, paraît aussi dans la belle

prière que récite le prêtre lorsqu'il va couper une mèche de cheveux du petit baptisé : l'enfant est invité à louer Dieu, tout le long de sa vie, en tous les membres de son « corps bien bâti ».

La sanctification de ce qui est naturel, par le Transcendant, le Divin, apparaît surtout en pleine lumière dans le sacrement de Mariage. Le naturel n'est ni méprisé ni détruit, il s'élève à une dignité plus haute, car il devient le symbole et le support d'un contenu supérieur. Le mariage n'est pas seulement l'union des corps, mais, avant tout, il est une alliance des âmes, et c'est ainsi que les fiançailles sont un symbole de l'union du Christ et de l'Église :

« O notre Seigneur et Dieu, qui, d'entre les peuples, t'es choisi la Vierge pure, l'Église, bénis ces fiançailles et unis et garde tes serviteurs dans la paix et l'union. »

La même pensée revient encore dans ces mots de l'Apôtre qu'on lit durant la cérémonie du Mariage : « Car on n'a jamais haï sa propre chair, mais on la nourrit et en prend soin, comme le Seigneur fait pour l'Église. Car nous sommes les membres de son corps, de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. Ce sacrement est grand, je dis dans le Christ et l'Église. »

Mais le côté naturel n'est pas un pur symbole, une similitude, il a aussi ses droits, pourvu que l'autre, le plus haut, l'alliance des âmes, ait la primauté, suivant le modèle mystique de l'union du Christ avec son Église. Aussi l'Église demande-t-elle pour les époux une bénédiction temporelle :

« Que ce mariage soit béni comme à Cana de Galilée, prions le Seigneur.

« Qu'ils soient chastes et que le fruit de leur corps mûrisse pour le salut, prions le Seigneur.

« Qu'ils se réjouissent à la vue de leurs fils et de leurs filles, prions le Seigneur... »

Ce sont des paroles joyeuses, des cris de joie, d'une joie humaine, naturelle, mais purifiée et sanctifiée par la grâce. Dans cette cérémonie, l'une des plus joyeuses, des plus belles de l'Église orientale, la joie est symbolisée par les couronnes, que l'on tient au-desssus des têtes du fiancé et de la fiancée : et on le sent dans ce cri d'allégresse de l'Église :

« Tu as placé sur leurs têtes des couronnes de pierres précieuses, ils t'ont demandé la vie, et tu la leur as donnée.

Car tu leur donneras la bénédiction dans les siècles, tu les réjouiras de joie devant ta Face. »

La nature est appelée à une dignité plus haute, elle est emportée dans une sphère supérieure. Lorsque le prêtre lit l'Évangile de saint Jean qui raconte le mariage de Cana, cette idée de la transfiguration ne ressort-elle pas du récit ? De même qu'Il a sanctifié la simple joie humaine par sa présence (1), ainsi doit être sanctifié ce mariage : et comme par sa puissance l'eau est devenue un vin délicieux, bien meilleur que le précédent, ainsi notre nature devient le Temple de l'Esprit. « Spiritualisation de l'amour » ; c'est ainsi que le grand docteur russe de l'ascétisme, l'évêque Théophane, appelle cette ascension (en son commentaire sur l'épître aux Éphésiens) (2). Il y a de l'élan, de la profondeur dans les deux magnifiques prières du mariage que le prêtre doit lire. Il y fait mention de l'acte créateur, lorsque Dieu appela à la vie le premier couple humain et lui dit : « Fructifiez et multipliez-vous », puis il évoque ces figures antiques d'un mariage béni : Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Jacob et Rachel, enfin Zacharie et Élisabeth et la transcendance de la Vierge bénie, de la racine de Jessé ; et faisant allusion à la participation du Seigneur aux noces de Cana : « ... Toi, qui par une condescendance ineffable, et avec tant de bonté, es venu à Cana de Galilée, et as béni ce mariage, pour montrer que tu veux le mariage légitime et contracté en vue de procréer des enfants, reçois, ô Maître très saint, notre prière, la prière de tes serviteurs et, venant ici, comme alors, par ton invisible présence, bénis ce mariage... »

C'est le sacrement de la sanctification de la joie terrestre par la puissance de Celui qui a fait si magnifiquement l'univers : il est dit dans une des prières de ce rite du mariage : « Toi qui as créé tout de ta puissance, et as couronné de bonté tout ce que tu as fait... »

Mais ce n'est pas seulement la joie humaine, c'est encore la

---

(1) Cette pensée est puissamment exprimée dans Dostoievsky. *Les frères Karamazof*, par la bouche du « Starietz » Zosime.

(2) Voir aussi Siméon de Thessalonique, *Entretien sur les saintes cérémonies et Sacrements de l'Eglise*, 241.

peine et la maladie et même la crainte de la mort qui sont transfigurées par la grâce, par l'opération de l'Esprit. Car l'Église d'Orient ne ferme pas les yeux devant le sérieux de la vie humaine, devant sa détresse suprême, irrésistible, la mort.

Le rite de l'onction des malades est plein de solennité. Il publie, à maints endroits, la puissance de l'Esprit qui resplendit dans les nombreux épîtres et évangiles de cette cérémonie ; dans les mots de l'Apôtre sur les dons de l'Esprit et son fruit sublime, l'amour ; dans ces paroles : « Frères, vous êtes l'Église vivante de Dieu, à vous Il a dit : J'habiterai en eux et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple », puis dans ces évangiles où est retracée l'opération et la puissance de l'Esprit ; dans la mission des Apôtres, dans les guérisons opérées par Jésus. Il y a sur toute cette cérémonie comme un souffle de la vie du Nouveau Testament, on sent comme la présence du Maître, lorsqu'il parcourait les routes de Galilée, villages et bourgades, et guérissait et distribuait le soulagement, la consolation et le pardon des péchés. Maintenant encore, il est présent, d'une présence mystique, au lit des malades. Les souffrances du corps et de l'âme sont intimement liées. Celui qui pardonnait les péchés pouvait aussi guérir les maladies, apaiser les douleurs et consoler. C'est pourquoi, l'Église en est convaincue, les afflictions corporelles, elles aussi, sont soulagées et transfigurées par Sa puissance, la puissance de l'Esprit, et en même temps les péchés remis. Nous en trouvons l'expression dans cette belle prière :

« Nous te remercions, notre Seigneur et Dieu, ô bon Ami des hommes, ô Médecin de nos âmes et de nos corps, qui, exempt de maladie, prends sur toi les nôtres, par tes blessures nous sommes guéris ; Tu es le charitable Pasteur, venu pour rechercher la brebis perdue ; Toi qui consoles les découragés et donne la vie à ceux qui sont accablés ; Toi qui as guéri la femme au flux de sang ; Toi qui as délivré d'un mauvais démon la fille de la Chanéenne... »

On trouve de semblables pensées dans la prière suivante (tirée du « Rite de la Communion des Malades »), qui se récite sur la couche du malade :

« ... Que le Seigneur, très miséricordieux, ait pitié de toi. Que le Seigneur Jésus-Christ te donne le bien si désiré. Que le Seigneur tout-puissant te sauve de toute embûche. Que le Seigneur

t'instruise. Que le Seigneur éclaire ton intelligence. Que le Seigneur vienne à ton secours. Que le Seigneur te sauve. Que le Seigneur te protège. Que le Seigneur te purifie. Que le Seigneur te remplisse de joie spirituelle. Que le Seigneur soit le gardien de ton âme et de ton corps... »

Les plus belles, peut-être, les plus saisissantes des nombreuses prières et cérémonies de l'Église, qui doivent prêter secours et soutien spirituel à l'homme dans les moments critiques de sa destinée, sont encore celles qui se rapportent au moment le plus grave, la mort. Je veux dire les prières de la mort, l'office des morts. Il y a de spéciales prières qui préparent les mourants. L'Église ici s'adapte à l'âme humaine. Dans ses prières se mêlent l'angoisse et le tremblement, l'appel au secours, et aussi le ton de la certitude.

« Comme les gouttes d'une pluie d'été, mes pauvres jours, si courts, sont près de disparaître. O Notre-Dame, Mère de Dieu, sauve-moi ! »...

« Mon âme, mon âme, lève-toi ! Pourquoi dors-tu ? La fin approche... Réveille-toi, afin que le Christ Dieu ait pitié de toi, Lui qui est tout et remplit tout. »

Ecoutons la consolante prière du prêtre : « O Roi, Seigneur et Maître de tout, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui veux le salut de tous les hommes..., qui ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente et vive, nous te prions... : délivre l'âme de ton serviteur de toute entrave..., pardonne-lui ses péchés... Et reçois l'âme de ton serviteur dans ta Paix. »

Viennent alors les prières sur le mort, avant ou après l'ensevelissement. Elles sont récitées pour le salut de l'âme, mais aussi pour l'adoucissement du chagrin et la consolation de ceux qui restent ! L'Église ne s'irrite pas de notre chagrin...il doit se répandre en larmes, prières, appels, gémissements, car un cœur broyé, suppliant, un cœur qui gémit trouve plus vite son Sauveur et son Consolateur. Et les cris de chagrin, les tressaillements devant la puissance de la mort s'unissent aux sons d'espérance, de la paisible confiance d'une âme qui a pris possession de son Dieu, qui crie « de l'abîme » vers Lui, s'élance vers Lui, qui sait qu'elle et ses amours reposent en sa main.

Entendons d'abord ces cris de la mort : ils nous disent l'obscu--

rité de la vie, l'horreur de l'affliction de la mort, la séparation du corps et de l'âme, le dégoût de la corruption.

« O douleur ! Quel combat endure l'âme qui se sépare du corps. Hélas ! comme elle pleure ! et il n'est personne pour la prendre en pitié ! »

« Je pleure et sanglote, quand je pense à la mort, et vois couchée dans la tombe, faite à l'image de Dieu, notre beauté, défigurée, sans forme... »

« C'est vraiment le mystère de la mort ; lorsque l'âme est violemment séparée du corps, lorsqu'est rompu, par la loi inéluctable de Dieu, le lien de sa nature. » Comme à travers ces mots transparait l'effroi de la mort, l'horreur du dernier combat ! Tout sur terre est passager, trompeur, néant.

« Quelle joie, en cette vie, est sans tristesse ? Quelle splendeur est stable ici-bas ? Elle s'évanouit comme l'ombre, trompeuse comme un rêve. Un seul instant, et tout est saisi par la mort... »

« Où est l'infatuation du monde ? Où sont les chimères qui passent ? Où est l'or et l'argent ? Où la troupe des serviteurs et la gloire ? Tout est poussière, cendres, ombres. Mais venez, et chantons au Roi immortel : « Seigneur, de tes biens éternels trouve dignes ceux qui nous ont quittés !... »

« Je prie comme le prophète qui s'écrie : je suis terre et cendre ; j'ai regardé les tombeaux, je vis les ossements dénudés, et je me dis : « Qui d'entre eux est roi ou guerrier, riche ou pauvre, juste ou pécheur ? Mais reçois, Seigneur, ton serviteur dans ton repos avec les justes ! »

Chacun de ces chants s'achève en une ardente prière pleine de confiance. Car nous ne restons pas abandonnés dans le gouffre de la mort, c'est même impossible : « Je suis pourtant une image de ton indicible gloire », dit l'âme, « si je porte sur moi les blessures du péché. Mais aie pitié de ton œuvre, ô Dieu, que ta Bonté me purifie ! rends-moi la patrie désirée, j'y redeviendrai l'habitant du Paradis. »

De telles paroles portent juste, car Il est le Vainqueur de la Mort : « Dieu des esprits et de toute chair, qui as terrassé la mort et anéanti la puissance du Mauvais... » et plus loin : « Tu es le Dieu, qui es descendu aux enfers et a rompu les chaînes des condamnés : reçois l'âme de ton serviteur dans ton repos ! »

C'est pourquoi la cérémonie de la sépulture se clôt sur des paroles de paix, de joie : « Au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle contient... » On remarque surtout cette joyeuse assurance dans le rite de la sépulture au temps de Pâques : il est entièrement composé des joyeux chants de Pâques, et quand on donne le dernier baiser au mort, on lui dit : « Christos voskresse. Le Christ est ressuscité ! »

Ainsi se ferme le cercle de la vie. Mais il n'y a pas seulement les heures critiques de la vie ; ses détails, le travail de tous les jours, leur monotonie est aussi sanctifiée : le manger et le boire, le lever et le coucher, tout l'entourage de l'homme : la maison, où il demeure, la fontaine, qui lui donne à boire, le champ qu'il cultive, les ustensiles dont il se sert, tout cela reçoit une bénédiction. Toute la trame de la vie, même l'extérieur, doit recevoir une plus haute consécration. Il y a une prière pour « les fondements de la maison », une prière « pour l'entrée dans une maison neuve », une prière « du creusage d'un puits », une bénédiction « d'un nouveau puits », une bénédiction « si quelque objet malpropre est tombé dans le puits à eau », « si quelque objet malpropre est tombé dans un baquet de vin, d'huile ou d'autre chose » une prière « pour la bénédiction de n'importe quel objet ». Il y a une bénédiction pour tout travail honnête, l'étude et l'enseignement. L'Église accorde une attention toute spéciale au travail du laboureur et surtout aux différentes parties du travail de la terre (« une prière au moment des semailles », une « prière sur l'aire », une « prière pour le temps de la sécheresse » ou quand il y a des pluies trop abondantes, « le rite à observer sur les champs ou les vignobles, pour les protéger de la vermine », prière pour la plantation des vignobles, pour la récolte, « rite de la bénédiction des abeilles », bénédiction sur les troupeaux, sur les filets du pêcheur etc.) Non seulement celui qui reste à la maison, mais aussi les voyageurs, loin du foyer, ne sont pas oubliés par l'Église. Le voyage, la séparation des parents est consacrée par la prière, avec l'espérance d'un joyeux retour, car nous sommes tous dans la main de Dieu, que nous voyagions ou restions chez nous. « Il est la vraie voie et la vie ». Toi qui as accompagné Luc et Cléopas sur le chemin d'Emmaüs, accompagne maintenant, ô Sauveur, tes serviteurs qui se mettent en

voyage et mets-les à l'abri de tout mal... » On sent là clairement sa présence, la foi à la promesse : « Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »

Toute cette suite de pensées, que notre vie naturelle aussi doit être sanctifiée par Lui, se pressent, avec une force particulière, dans le rite de la bénédiction de l'eau : son Incarnation, sa vie sur terre, a déjà anobli virtuellement la créature : « Tu es grand, Seigneur, et tes œuvres sont admirables, et aucune parole ne peut louer assez tes prodiges... Nous confessons la grâce, nous publions la miséricorde, nous ne taisons pas tes bienfaits : tu as délivré le genre humain, sanctifié par ta naissance le corps de la Vierge, toute la créature et chante, toi qui es venu : car tu es notre Dieu. Tu as paru sur terre et vécu avec les hommes. Tu as aussi sanctifié les eaux du Jourdain... » La sanctification de la créature, de la vie, de celle de tous les jours, par la puissance de Celui qui a vaincu la mort et le Démon, c'est l'atmosphère spirituelle de la vie de l'Église.

Ajoutons encore un mot : c'est la Croix qui a remporté cette victoire. De là la portée infinie du Signe de la Croix comme symbole et porteur de sanctification. Dans toutes les affaires de la vie, à tous nos pas, nous l'employons, nous devons l'employer comme souvenir, comme avertissement, comme bref de la Foi, comme « signe de victoire ».

Ephrem le Syrien écrit sur ce sujet : « Comme sous un bouclier, abrite-toi sous la vénérable croix, et comme un sceau mets-la sur tes membres et sur ton cœur. Et ce n'est pas avec la main seulement que tu formeras sur toi le signe de la croix, mais que dans tes pensées elle serve de sceau à toutes tes décisions : quand tu entres ou sors, en tout temps, quand tu t'assieds ou te lèves, quand tu dors, ou que tu accomplis n'importe quel office, signe-toi d'abord de la croix au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (1) ».

Au reste, tous les rites, cérémonies, paroles n'ont de sens, de valeur que comme les porteurs de l'Esprit ; par eux le grand

(1) Voir v. g. aussi Barsanuthe et Jean, cités dans la chrestomathie publiée par l'évêque Théophane : *Doctrine des Pères sur la prière et la vigilance spirituelle* (en russe), p. 327, Moscou 1881. Voir d'ailleurs TERTULLIEN, *De cor. mil.* 3.

torrent de l'Esprit agit sur l'homme, et doit laisser sur lui son empreinte. Toute la vie du culte doit être soutenue par l'esprit vivant du Christ, comme d'ailleurs toute notre vie en général ; autrement, elle est sans valeur, car l'Esprit doit gouverner et non la lettre ! (1) Celui-là n'est pas encore agréable à Dieu qui prie ou fait des œuvres ou professe la doctrine de l'Église, mais seulement celui qui agit et croit et prie suivant l'Esprit du Christ habitant en lui », dit un des plus grands penseurs de l'Église russe, Alexis Khomiakov.

V

COMMENT SE FAIT LE SALUT. LA LUTTE MORALE. PÉNITENCE ; « LE COMBAT INVISIBLE » ; ACTIVITÉ ET GRACE ; HUMILITÉ ; PAIX EN DIEU. « SILENCE DU CŒUR ».

Joie et ascèse, usage du monde et fuite du monde, combat contre les péchés du monde, ce sont les deux pôles de la pensée et de la vie de l'Église d'Orient, qui cependant ne s'excluent pas, mais s'appellent l'un l'autre ; sans la Croix, pas de résurrection. Des deux extrêmes naîtra la victoire sur le monde. Il ne peut être question d'une sanctification extérieure, mécanique, magique, mais il s'agit d'opérer le salut de l'homme intérieur, d'aller à la suite du Christ, d'être crucifié avec Lui. La Croix ne se discute pas, ne s'élimine pas par de fausses raisons, que nous le voulions ou non : car la pensée de l'Église sur le monde n'est pas une simplification béate, ni un aperçu superficiel à couleur panthéistique et optimiste. Le mal est là, et le péché est là, et le monde est un monde tombé, il « gît dans la Malice », et la mort est douloureuse.

La Croix, elle aussi, est là ; mais pour celui qui la prend volontiers et suit le Christ, pour celui-là, elle se change en bénédiction. « Etroite est la porte, ardu le sentier qui conduit à la

---

(1) Ce trop grand attachement à la lettre du rite a d'ailleurs souvent été un gros écueil pour l'Église d'Orient. Un témoignage éloquent en est tiré du schisme des Vieux-croyants en Russie, où, des deux côtés, beaucoup de fanatisme s'est exercé précisément à propos des côtés extérieurs du rite.

vie. » Voilà la plus profonde conviction pratique de l'Église d'Orient. Qui veut prendre part à Son Règne, à Sa Vie, doit souffrir et mourir en Lui, comme déjà Paul l'a dit : Le vieil homme naturel doit mourir, et c'est seulement à l'œil purifié, spirituel, que se découvre la gloire de la Résurrection, qui pénètre toute la création. Sans pénitence, sans effort, sans combat, aucune victoire, aucune joie, aucune part à la Vie. « Le chemin de Dieu est une croix quotidienne ; personne n'est monté au ciel, qui vit dans l'amour-propre. La voie de l'amour-propre, on sait où elle finit. » (Isaac le Syrien, Hom. 35). Mais ceux en qui l'Esprit de Dieu demeure, Il ne leur enseigne pas la paresse ; l'Esprit les presse, non à chercher le repos, mais à se donner au travail et à supporter les plus grandes peines. Par les tentations, l'Esprit les affermit et les conduit à la sagesse. C'est la volonté de l'Esprit, que ses bien-aimés persévèrent dans le travail et la peine » (Isaac le Syrien, Hom. 36) (1). Cette conception du monde et de la vie n'a rien de « magique », comme l'on entend dire parfois, mais elle est morale, radicalement morale, reposant sur un décisif dualisme moral. Pas d'exaltation sentimentale, pas de mysticisme superficiel, ni de religion de caprice et d'humeur (2), mais un progrès sérieux, une croissance lente et pénible, une pénétration pleine d'efforts et ardue dans une activité supérieure, mais aussi un combat continuel, une bataille, un continuel effort, un « travail », une « action » « intérieure, spirituelle », sans relâche. (3)

Il ne s'agit pas pourtant de salut opéré par soi, de justification par soi, de mérite en soi ! Comment pourrait-il être question de mérites acquis par nos efforts personnels ? Qu'a l'homme en propre ? Rien, que sa pauvreté, le péché, sa nudité et la fange dans laquelle il se « roule »... « Me roulant dans cet abîme du péché, j'en ai appelé à l'impénétrable abîme de ta miséricorde », ainsi chante l'Église.

---

(1) C'est la pensée foncière de la littérature ascétique. Lire par exemple une suite de textes recueillis par THÉOPHANE : *Doctrine des Pères* (Is. le Syr. Maximes 167, 175, 204, Barsanuthe et Jean : Max. 48, 84, 92, 125 etc.) MIGNE, t. 93) ISAAC LE SYR. (Max. 16, 21, 30, 46, 48, 53, 121, 177, 178, 209, 276 dans THÉOPHANE *Doctrine des Pères*), BARSANUTHE et JEAN (id. Max. 28, 77).

(2) Cf. Is. le Syr. Hom. 58.

(3) Cf. p. ex. Diadoque, c. 97.

De là le sentiment d'une contrition très profonde ; l'âme en vient à se condamner elle-même : « Je crois et confesse que tu es vraiment le Christ, le Fils du Dieu Vivant, venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier », c'est l'idée de la prière avant la communion. Cette pénitence, ce sentiment de son propre néant, de son état d'abandon, de sa faiblesse, est le ton fondamental de toute la vie spirituelle. Nous l'y trouvons sans cesse dans les ouvrages, expressions, vies des Pères, et dans le culte de l'Église ; mais cette componction remplit surtout les « Saints Jours » du grand temps de pénitence et de jeûne, du Carême.

Cette expérience fondamentale de l'âme repentante a trouvé son expression peut-être la plus éloquente, la plus saisissante dans le grand « canon de la pénitence », le poëme de la pénitence d'André de Crète. C'est le poëme classique du repentir et de la contrition ; d'ailleurs, ce n'est pas un poëme, mais c'est l'émouvant effort de l'âme pour se relever vers Dieu, ce sont des soupirs, des appels, des gémissements, on pourrait dire une suite de cris de détresse, de coups frappés à la porte de la grâce et aussi à la porte de notre propre cœur endurci.

« Par où vais-je commencer de pleurer ma vie infâme ? » voilà le début.

Et plus loin : « J'ai péché plus que tous les hommes, moi seul ai péché contre Toi. Mais tu es Dieu, ô mon Sauveur, aie pitié de ta créature »...

« J'ai souillé le vêtement de ma chair (τὸν τῆς σαρκός μου χιτῶνα), et j'ai sali, ô mon Sauveur, ce qui était en moi à ton image et ressemblance. »

« J'ai obscurci la beauté de mon âme par les convoitises des passions et ma raison s'est réduite en poussière ».

« J'ai déchiré ce premier vêtement, que le Créateur, au commencement, m'avait tissé, et maintenant je suis nu. »

« J'ai mis le vêtement déchiré que le serpent m'avait tissé, et maintenant j'ai honte... »

« Moi seul, j'ai péché contre toi, j'ai péché plus que tous. O Christ, Sauveur, ne me rejette pas. »

« Tu es le Bon Pasteur, cherche-moi, je suis ta brebis ; bien que je me sois égarée, ne me rejette pas. »

« O Trinité, Etre Suprême, que j'adore dans l'Unité, écarte de moi le fardeau des péchés, si lourd, Tu es compatissante, donne-moi les larmes de la douleur... » Et après chaque court appel, chaque considération, comme fond du tableau, s'exhale sourdement l'appel de l'assistance : « Aie pitié de moi, Seigneur, aie pitié ! » Sans la grâce de Dieu, sans l'aide de Dieu, l'homme ne peut s'élever de l'abîme, il ne peut être purifié, il ne peut rien faire de complètement bon. C'est pourquoi il doit prier, crier, appeler. Mais en même temps il doit combattre, lutter avec l'assistance divine. Il ne doit pas rester passif sous le poids de ses péchés, dans son bourbier, mais il doit fournir la plus haute activité, un combat continuel, incessant contre les pensées du mal — μάχη ἀόρατος — « le combat invisible ». C'est une dure école, toute la vie est comme un état d'épreuve, l'homme doit croître et mûrir spirituellement, il doit gravir les degrés « spirituels ». Et il ne s'agit pas seulement de vertus extérieures : c'est la moindre chose et la plus facile : non, mais le cœur lui-même doit être purifié dans ses détours et replis les plus cachés ; « la pureté du cœur, c'est la perfection », dit Macaire, il doit être purifié de toute tache. Les Pères parlent de la « purification du cœur », de la « vigilance de l'esprit » : (1) la vigilance est comme une garde montée à la porte du cœur, pour qu'aucun ennemi ne puisse pénétrer (2). « De toute ascèse et de toute activité spirituelle supérieure, je te dis que rien n'a de valeur sans la touche de l'Esprit », enseignent Barsanuthe et Jean. Comment alors arriver au but ? Car, de toutes parts, l'homme est combattu et assiégé par l'ennemi intérieur, invisible, par les pensées du péché qui veulent entrer de force, le séduire, prendre la volonté dans ses filets, faire de l'âme « son épouse », y établir sa demeure. C'est un ennemi infatigable, tenace, sans nombre, sans repos, qui tantôt se précipite violemment, tantôt essaie de se glisser (3). Peut-on s'en défendre ? Non par sa force propre, mais par la force de Jésus-Christ.

---

(1) Cf. v. g. l'abbé PHILÉMON (Dobrot. III 408), Philothée du Sinaï (même ouvrage 444), NICÉPHORE LE SOLITAIRE (Dobrot, V. 264-265), HESYCHE de Jérusalem (*Max.* 1, 3, 5, 6, 15, 32 dans *Dobrot.* II.

(2) HÉSYCHE de Jérusalem, max. 6 (*Dobrot.* II).

(3) ISAAC LE SYRIEN, *Homélie* 21.

« L'esprit humain ne peut pas déjouer les ruses des démons par sa propre force ; il ne faut jamais s'y risquer... Mais si tu invoques le Nom de Jésus, ils ne pourront résister un seul moment, ni rien entreprendre contre toi ». (Hésyche de Jérusalem).

« Il est impossible que le cœur soit purifié de l'ordure des pensées dépravées sans l'invocation du nom de Jésus » (Hésyche). « Jésus, quand on l'invoque, consume sans peine toutes les scories de l'âme. Car nous n'avons de salut en nul autre qu'en Jésus-Christ. Il l'a dit lui-même » (Philothée du Sinaï).

Avec son aide, on peut combattre les ennemis, les repousser, les vaincre, se reprendre à espérer. « Sache que rester debout, n'est pas ton affaire ni l'affaire de ta vertu : mais la grâce le fera, elle qui te porte dans ses bras, pour que tu ne tombes pas dans l'angoisse » (Is. le Syr., Hom. 21). Mais si l'on tombe, si l'on a le dessous, et cela peut arriver souvent, il ne faut pas s'abandonner à la pusillanimité ou au découragement, mais il faut avoir le vif dessein de ne pas tomber une autre fois, avec l'aide de Dieu. Si tu tombes, relève-toi, apporte un repentir sincère, appelle Jésus, ne te décourage pas et combats encore plus.

Barsanuthe et Jean disent : « Sois attentif contre toi-même et efforce-toi en tout d'accomplir les commandements. Et si tu as été vaincu en quelque chose, ne deviens pas pusillanime, ni découragé, mais relève-toi et Dieu t'aidera. Prosterne-toi continuellement dans les larmes devant la bonté du Seigneur, pour qu'il te délivre de tes passions. » (Max. 112 dans Théophane).

« Ne te décourage pas ; si tu tombes, relève-toi, si tu chancelles, punis-toi, jusqu'à ce que Dieu te donne enfin la grâce ; seulement veille sur toi, autant que tu peux, et Dieu t'aidera. » (123).

C'est pourquoi, écrit l'auteur du livre « le Combat intérieur », Nicodème du Mont-Athos, quand même une âme serait accablée de péchés, coupable de tous les crimes du monde, si souillée qu'on peut à peine s'en faire une idée, quand elle aurait employé tous les moyens possibles pour se dégager du péché et se convertir au Bien, et cela sans succès, quand-même elle se plongerait dans le mal encore plus profondément ; supposons tout cela ; eh bien ! même alors, elle ne doit pas faiblir dans sa confiance en Dieu, ni se décourager, ni abandonner les moyens et les efforts de son combat spirituel, mais elle doit combattre toujours

davantage, combattre avec elle-même et ses ennemis, en une inlassable énergie. Car l'homme expérimenté sait bien que dans ce combat invisible, celui-là n'est pas perdu, qui ne cesse de combattre et de se confier en Dieu, car Dieu n'abandonne jamais ses propres combattants, bien que pour un temps, Il permette qu'ils soient blessés. Donc chacun doit combattre sans se lasser, car ce combat incessant est le principal. Dieu tient toujours prêt le moyen de salut pour ceux que l'ennemi a blessés, et aussi l'aide pour terrasser l'ennemi. Et Il fournit ce secours à ses combattants au moment voulu, à ceux qui le cherchent et mettent en Lui une ferme confiance : en une heure, qu'ils n'attendent pas, ils verront leurs fiers ennemis s'évanouir devant eux » (chap. 6).

Ce sont des paroles viriles. De cette manière tu pourras surmonter peu à peu les ennemis ; d'ailleurs ce n'est pas toi, mais la grâce de Dieu, qui sera avec toi. Car il y a quelqu'un qui combat pour toi..., Jésus. Tu dois seulement t'attacher à Lui, Il ne t'abandonnera pas. « Nageant sur les vagues des pensées qui s'agitent en toi, aie confiance en Jésus ; car Il est Lui-même en toi, dans ton cœur et t'appelle mystérieusement : « Ne crains pas, Jacob, toi le petit Israël, car je suis ton Dieu, qui prends en mains tes droits. » « Si Dieu est pour nous, quel Méchant peut être contre nous ? Son Nom est « l'épée victorieuse » contre l'ennemi « L'homme intérieur qui appelle le Christ contre ses ennemis, et prend refuge en Lui, est comparable à un animal sauvage, qui, entouré de chiens nombreux, les tient vaillamment en respect, ayant trouvé un refuge dans un lieu sûr. L'esprit attentif, de loin déjà, aux intrigues des ennemis invisibles, l'homme spirituel prie incessamment l'Auteur de la Paix, Jésus, et il reste invaincu » (Hésych. de Jérusalem). Mêmes pensées v. g. chez Philothée du Sinaï :

« Fais effort et arme ton esprit. Dès que tu aperçois une pensée ennemie, résiste-lui aussitôt, mais en même temps hâte-toi d'appeler le Christ, ton Seigneur, au combat. Mais Jésus, le Riche en consolation, pendant que tu parles encore, va déjà te répondre : « Je suis avec toi pour te protéger ». Mais pour toi, après que, suivant tes prières, tous tes ennemis ont été abattus, continue d'être vigilant. Car ils reviendront, les flots de pensées mauvaises, nombreux comme auparavant, à l'assaut contre toi,

si bien que l'âme semble déjà plonger dans l'abîme. Mais Jésus, à l'appel de ses disciples, commande en Dieu aux vents irrités et ils s'apaisent. Mais toi encore, délivré pour une heure ou un moment seulement de l'assaut de tes ennemis, célèbre ton Sauveur. »

Toute la littérature ascétique de l'Église d'Orient est pleine de cette pensée. De là cette vertu infinie de la prière qui déjà s'est imposée à nous avec une clarté indiscutable. Les Pères parlent d'une prière continuelle, d'un cri incessant vers Dieu, de tout l'être dressé vers Dieu (« une montée intérieure dans le cœur » suivant la parole du psaume), d'un appel infatigable, intime du Nom de Jésus. C'est, pour toute la vie spirituelle, la doctrine centrale de « l'action intérieure », de « l'oraison mentale » Car la prière est la vie de l'esprit, toute la vie spirituelle est renfermée dans la prière, jaillit et monte de la prière, est comme portée par elle. La prière est comme le principe vital de l'esprit, aussi « priez sans cesse ! »

Encore une remarque sur le combat spirituel ! On ne doit pas perdre courage de ce que les pensées impures d'impudicité, d'orgueil, de vanité, de découragement ne laissent pas en repos l'esprit de l'homme, même du plus saint, l'importunent toujours, même contre sa volonté ; bien plus, les plus purs et les plus saints en sont tourmentés davantage. Car, plus on avance, plus violent est le combat. Dieu le permet pour que l'homme s'humilie, sente sa faiblesse et la nécessité d'un continuel secours d'en-haut. Ces mauvaises pensées ne souillent pas l'homme, elles s'agitent du dehors, elles ne sont pas son fait, aussi longtemps qu'il n'y consent pas intérieurement, qu'il ne les fait pas siennes, mais les rejette intérieurement avec l'aide de Dieu. Ce sont des produits étrangers, il n'a pas à répondre, il ne doit s'en faire aucun reproche, aussi longtemps qu'il se débat contre eux, qu'il ne les accueille pas dans sa volonté, qu'il ne s'y délecte pas. Mais s'il les accueille ; oui, alors, il tombe, il doit implorer la grâce, le pardon et le secours de Dieu, se redresser pour combattre encore plus virilement.

Mais de ces pensées, nul ne sera délivré, qui veut avancer un peu plus loin dans la vie spirituelle ; il ne doit même pas être délivré ; autrement, il n'y aurait pas de combat, pas d'efforts,

pas d'apprentissage spirituel, pas de croissance ni de montée ; il n'y aurait alors aucune nécessité de la grâce continuelle de Dieu, aucun sentiment de sa faiblesse, aucune humilité.

« Dès que la Grâce s'aperçoit que l'homme commence à perdre confiance en sa sagesse, elle laisse les tentations l'assaillir, devenir toujours plus fortes, jusqu'à ce qu'enfin il reconnaisse sa faiblesse et se hâte et crie vers Dieu dans l'humilité. Et ainsi l'homme arrive à la mesure de l'homme parfait par la foi et la confiance en le Fils de Dieu, et s'élève alors jusqu'à l'amour. »

« Pense à Dieu toujours, et Il pensera à toi, si tu es dans le besoin, car comme les paupières sont proches l'une de l'autre, ainsi les tentations sont proches de l'homme. Dieu a fait cela pour ton bien, afin que tu frappes sans cesse à sa porte, que sa pensée prenne demeure dans ton esprit, que tu t'approches de Lui dans tes prières, et que ton cœur soit sanctifié par son souvenir ».

« Heureux l'homme qui a reconnu sa faiblesse ; car cette connaissance sera pour lui le fondement et le commencement de tout bien. Mais nul ne peut reconnaître sa faiblesse, si une tentation, si petite soit-elle, troublante pour son corps ou son âme, ne vient l'assiéger. Car en comparant sa faiblesse avec le secours divin, il reconnaît la sublimité de ce dernier. Mais celui qui a reconnu qu'il a soif du secours de Dieu, prie avec ferveur. Et plus il prie, plus humble sera son cœur ». (Is. le Syrien).

Ainsi nous voyons : le maximum d'effort humain de la volonté, de l'activité spirituelle de l'homme (« on ne peut allumer le feu avec du bois humide, le feu divin ne brûle pas non plus dans un cœur qui languit dans le repos », (Is. le Syrien), l'exigence d'une attention continue, infatigable, d'un courage de choix et d'une endurance extrême, s'unit au sentiment de sa profonde insuffisance et faiblesse, à l'humilité. Car plus l'homme sera parfait et pur, plus il sera humble et verra davantage la vraie réalité : ses péchés, sa faiblesse, la grâce et la puissance infinie de Dieu (v. g. Diadoque, Dobrot. III, p. 72). Les Pères parlent sans cesse de l'humilité, car elle est la couronne, le fruit mûr et en même temps la condition *sine qua non*, le fondement de toute croissance spirituelle, sans laquelle il n'est pas de vie spirituelle. Car « Il doit

croître et moi diminuer » (1), je dois descendre dans l'abîme de l'humilité » (2). « Autant que tu en as le pouvoir, humilie-toi le jour et la nuit, t'efforçant de te considérer inférieur à tout autre : c'est le vrai chemin et il n'y en a pas d'autre » (3).

Ce sont choses extraordinaires, ce que l'on raconte de l'humilité des saints. Rappelons ici, parmi tant d'autres. un petit récit caractéristique du vieux « Livre des Pères » du désert égyptien touchant le grand saint Abbé Sisoe. Comme, après une longue vie de combat spirituel et d'efforts, il approchait de sa fin, son visage devint soudain brillant comme le soleil, et il dit aux vieillards rassemblés autour de lui : « Regardez, c'est l'abbé Antoine qui vient ! » Et voici qu'il contemple en esprit toutes les troupes des saints transfigurés, qui viennent à lui, l'un après l'autre, et l'éclat de son visage croît sans cesse. Enfin les vieillards lui demandent : « Avec qui parles-tu, Abbas ? » et il leur répond : « Les anges viennent me chercher, et je les implore de me donner un peu de temps, pour pouvoir faire pénitence ». Les vieillards lui disent : « Tu n'as pas besoin de faire pénitence, Abbas ». Et il répondit : « En vérité, je vous le dis, je n'ai pas encore commencé à faire pénitence. » Et ils comprirent alors qu'il avait atteint la perfection (Migne, Patr. Gr., t. 65, col. 396). Car qu'est-ce que la perfection ? » demande Isaac le Syrien, et il répond : « Un abîme d'humilité ! » (Hom. 78).

L'abbé Dorothée, un grand saint du VI-VII[e] siècle, a développé toute une philosophie de l'humilité. « L'humilité parfaite, dit-il, naît de l'accomplissement des commandements. S'il y a sur un arbre beaucoup de fruits, les branches plient sous ce fardeau, mais la branche qui n'a pas de fruits, se dresse en l'air et monte toute droite. Il y a aussi des arbres qui ne donnent aucun fruit, aussi longtemps que leurs branches croissent en haut ; mais si quelqu'un prend une pierre, l'attache à la branche et la fait ployer vers le bas, alors la branche se met à produire des fruits.

Ainsi de notre âme : si elle s'abaisse, elle porte des fruits, et plus

(1) Cf. Diadoque (*Dobr.* III, 16).

(2) Cf. Abbé Théognoste (Dobrot. III, 417).

(3) Bars. et Jean, Max. 162 dans Théophane ; mais contre l'humilité feinte, et dont on fait étalage, 106 !

elle en a, plus elle s'abaisse. C'est pourquoi, plus les Saints s'approchent de Dieu, plus ils se reconnaissent pécheurs. Ainsi Abraham, lorsqu'il eût vu le Seigneur, s'appela « Terre et cendre », Isaïe, lorsqu'il eût contemplé Dieu, le Très-Haut, s'écria : « Je suis un scélérat et un impie ! » (Migne, t. 88, col. 1695).

Mais cette humilité est une grande force. « L'humilité triomphe de toutes les passions, mais on ne l'acquiert pas facilement » (Barsanuthe et Jean). S. Antoine, voyant les filets du démon tendus sur toute la terre, s'écrie, dans un gémissement angoissé : « Qui donc pourra se sauver de ces filets ? » Et il reçoit la réponse : « L'humilité. Elle n'en est même pas effleurée » (1). Bien plus : l'humilité est une qualité divine, elle peut s'appeler le « Manteau de Dieu » (2).

En haut de la voie s'unissent l'humilité, l'amour et la paix en Dieu. « A l'humble, la grâce ne fera pas défaut », puisqu'il ne se reconnaît aucun mérite propre, sinon son insuffisance, dès lors s'ouvrent à lui les mystères divins, les abîmes de l'amour de Dieu (v. g. Isaac le Syrien, Hom. 56). Mais la grâce n'est pas à celui qui vit dans la paresse et la vanité : « Comprends bien ce que je te dis : il est impossible à un corps bien repu d'acquérir la connaissance des mystères de Dieu ! » (du même). Il ne faut pas se fier à soi : mais du travail, de la lutte et l'humilité. Et l'homme est soudain élevé, non par sa propre force, mais par la grâce, à une activité supérieure, il est « emprisonné » (Isaac), comme « blessé » (Abbé Philémon) par l'amour de Dieu, il pleure « les larmes de l'amour » (3).

---

(1) Migne, Patr. gr. t. XL, 1089. Ce récit est très en faveur dans la littérature ascétique et toujours rappelé.

(2) L'humilité est le Manteau de Dieu. Car le Verbe fait chair s'en est revêtu, et c'est par ce moyen qu'il a conversé avec nous dans notre chair cachant sous cette humilité la puissance de sa Souveraineté pour que la créature ne fût pas éblouie par son aspect : c'est pourquoi celui qui prend ce vêtement de l'humilité, attire à soi le Christ... » (Is. le Syr. *Dobrot.* II, 737). Cf. Phil. du Sinaï (*Dobr.* III, 443).

(3) Où est la perfection spirituelle ? En celui qui est digne du parfait amour de Dieu. Où l'homme reconnaît-il qu'il l'a reçue ? Si au souvenir de Dieu, son cœur à l'instant s'embrase de son amour et ses yeux versent d'abondantes larmes... Celui qui demeure dans l'amour de Dieu, les larmes ne lui tarissent point.

« L'amour de Dieu est de sa nature un feu consumant, et s'il remplit abondamment quelqu'un, il rend cette âme toute brûlante. Alors le cœur qui a reçu cet amour, ne peut ni le contenir ni le supporter, mais un changement extraordinaire se fait en lui. Et voilà les signes sensibles de cet amour... : la crainte et la honte l'abandonnent, et il devient comme hors de lui. La mort la plus terrible lui est une joie ; son esprit contemple le ciel sans relâche. C'était de cette ivresse spirituelle qu'étaient enivrés les Apôtres et les Martyrs » (Isaac le Syrien, Hom. 73).

Un tel homme ne se reconnaît plus, mais est totalement changé et englouti dans l'amour de Dieu. Cet homme est et n'est pas tout ensemble dans cette vie : y demeurant encore, il monte toujours vers Dieu par la force de l'amour, et Dieu le reçoit. »

En cela consiste la joie parfaite, dont il est dit : « La joie en Dieu est plus forte que cette vie ; et qui l'a trouvée, ne s'occupe plus des souffrances et même de sa vie » (Hom. 38).

Mais ce n'est pas une débauche de sentiment, ni une hystérie religieuse, ni une religion de ton et de sentiment esthétiques. Non: c'est la forte sobriété de l'esprit ; ces parfaits craignent de se tromper, ils redoutent la suprématie du sentiment, c'est la mesure, la paix et la maturité. Une telle prudence est exigée et toujours recommandée avec insistance ; car il est facile de se laisser séduire. Toutes les instructions de la « Philokalie » respirent cet esprit. C'est ainsi v. g. qu'écrit Grégoire le Sinaïte sur le danger de la séduction spirituelle : « Sois vigilant et attentif, ami de Dieu. Si, en ton travail, tu viens à contempler une lumière, un feu, intérieur ou extérieur, ou quelque forme du Christ, v. g. ou d'un ange ou d'autre chose, ne l'accueille pas, garde-t-en, afin que tu ne subisses aucun dommage. On ne doit pas lâcher les rênes de l'imagination, il faut se défendre de ses tromperies. « Si tu sens ton esprit comme attiré en haut par une force invisible, n'y crois pas, et ne permets pas à ton esprit de s'y laisser aller, mais contrains-le au travail ! » Ce qui laisse quelque doute, ne vient pas de Dieu, mais de l'ennemi. Ce qui est vraiment de Dieu, arrive soudain, inattendu et irrésistible. « Très souvent, tu penses que c'est la joie spirituelle, et c'est une pure sensualité, excitée par l'ennemi, mais l'homme spirituel expérimenté la discerne » (Dobrot. V., 252-253). Ce degré très haut, cet amour

transfiguré, paisible, sobre, humble et sans mesure s'appelle aussi le « silence du cœur », la paix en Dieu. Ce n'est pas passivité, quiétisme, mais effort extrême, concentration de toutes les forces de l'esprit sur une seule chose, l'objet suprême de son désir : l'âme éprouve repos et paix, c'est le silence et le recul de tous les autres désirs, passions, réalités. Les Pères désignent cet état. par les mots du Cantique sacré : « Je dors, mais mon cœur veille » On arrive au plus haut point du silence et du calme lorsque l'homme a au fond de l'âme une conversation divine, et que son esprit y est tiré (Isaac, Hom. 76). C'est la tranquillité en Dieu, le sentiment qu'on est le fils, l'enfant. Le cœur devient comme un petit enfant. « Le cœur devient petit, il devient comme un enfant, et aussitôt que l'on commence à prier, les larmes coulent ». (Isaac, Hom. 91 ; cf. Hom. 49). Ou en d'autres termes : « C'est une prière continue vers Jésus, un calme très doux de l'esprit, sans exaltation, et un remarquable état de sécurité, qui vient de ce qu'on se sent uni avec Jésus » (Hesyche). Alors l'homme prie, non pas lui, mais l'esprit qui est en lui.

D'ailleurs, ce sont les échos d'un autre monde. On ne doit pas en parler, disent les Pères, cela ne se connaît qu'à l'expérience.

« Celui qui a goûté cette lumière, sait de quoi je parle. Le goût de cette lumière affame toujours plus l'âme qui s'en nourrit : plus elle en goûte, plus elle en a faim. Cette lumière qui attire l'esprit comme le soleil, les yeux, cette lumière indicible, mais qui se fait connaître, non par des mots, mais dans l'expérience de celui qui accueille en soi son action ou, plus exactement, qui en est blessé, cette lumière me demande de me taire, quoique mon esprit se réjouirait toujours d'en parler » (Philothée du Sinaï, Dobrot. III, 955).

VI

SUR LES SOMMETS DE LA SAINTETÉ

Transformation de la vie et du monde (Ascèse et joie. Renoncement au monde et transfiguration du monde. Amour de l'homme et de la créature. Transfiguration du corps. Les Saints. La Mère de Dieu).

On doit renoncer au monde, on doit être crucifié avec le Christ, on doit porter joyeux sa croix, ses peines et souffrances. On doit dompter son corps, l'assujettir, le rendre souple à l'esprit, mortifier la « chair du péché », les convoitises. « Car basse est la porte, et étroit le chemin ». Voilà des pensées d'ascèse, de combat, de gravité âpre, triste même, semble-t-il. C'est avec crainte et tremblement qu'on doit accomplir son salut. « La crainte de Dieu est le principe de tout salut » (Isaac, Hom. I). Et enfin, chose la plus importante, on doit se renoncer à soi-même et à sa volonté.

« S'abaisser devant Dieu, ne pas estimer son moi, et rejeter loin derrière soi sa propre volonté, telles sont les trois armes de l'âme » (1).

Ce n'est pas une rêverie douce et langoureuse, ni une surexcitation agréable. Le dualisme de l'Esprit et du monde coupable, tombé, apparaît ici avec force, souvent d'une manière assez rude.

Car la réalité est rude, on doit l'accepter dans tout son donné, dans son péché et sa dépravation et ne pas fermer les yeux devant elle. Alors seulement on peut vaincre le mal. Pénible est le combat avec le monde, car la renonciation doit porter sur l'amour mondain du monde, et cette séparation est douloureuse. C'est pour cela que les Pères parlent si souvent de fuir le monde, mais il ne s'agit pas seulement d'une fuite extérieure : celui qui vit dans le monde doit aussi s'émanciper intérieurement, se délivrer intérieurement, il ne doit pas adhérer au plaisir, ni s'attacher à la beauté des créatures. Dans les autres ascétiques, cette exigence de la fuite, de la solitude, de la séparation d'avec les

(1) Paroles de l'abbé Poemen (Apophtegmata Patrum, Migne, t. 65, col. 229) ; cf. semblables paroles de l'abbé Sisoe : « Sois comme rien, rejette ta volonté, et sois libre de soucis. Et tu trouveras le repos. » e. l. col. 405. cf. Siméon le Nouveau Théologien (*Dobrot.* V, 19)...

créatures, nous paraît parfois bien âpre, bien exclusive. « Si tu veux être connu de Dieu, sois, autant que possible, inconnu des hommes » (Abbé Théognoste). « La pureté de l'âme est troublée par la vue des hommes et leur commerce » (Isaac le Syr, Hom. 69).

« Comme nous sommes voyageurs, il faut l'être en réalité : surtout efforce-toi de mourir aux hommes, et tu feras ton salut. Dis à tes pensées : « Je suis mort et je repose dans la tombe » (Barsanuthe et Jean).

Dans la prière, « l'homme en vient à mourir aux hommes, au monde et à tout ce qui se trouve en lui. Un tel homme ne doit déjà plus dire à Dieu dans sa prière, que ceci : « Que ta volonté se fasse en moi », et avoir conscience qu'il est devant Dieu, et Lui parle » (Bars. et Jean).

Et pourtant cette rudesse, cet exclusivisme apparent, n'est pas le dernier mot : ce n'est qu'un moyen pour parvenir à la concentration intérieure, pour se purifier des convoitises. Nous savons les antinomies de la vie spirituelle : l'homme, qui meurt à lui-même, vit en Dieu; à l'humilié, à celui qui se renonce pleinement, s'ouvrent les secrets de l'amour divin. Et possédé de l'amour de Dieu, il se répand en un amour incommensurable pour ses frères, en un nouvel amour, l'amour consommé (suivant le mot de Paul : « Dieu m'est témoin : je vous aime dans l'amour de Jésus-Christ »). Ces vieux pénitents n'ont pas oublié le fondement de la vie chrétienne : « Celui qui aime Dieu, doit aussi aimer ses frères », « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres ». Supérieur à tout, même souvent incompréhensible pour nous dans sa sublimité et dans ce qu'il semble avoir d'immodéré, tel est ce que les anciens Pères du désert nous disent de l'amour et ce qu'on raconte de certains d'entre eux. « Qu'est-ce qu'un cœur miséricordieux ? » demandait-on à Isaac le Syrien, et il répondait : « C'est un embrasement du cœur sur toute créature, sur les hommes, les animaux, les oiseaux, les démons, et sur toute la création. » Et quand un tel homme s'en souvient ou les considère, des larmes coulent de ses yeux. Dans la grande et profonde pitié, dont il est ému, il sent son cœur agité et il ne peut supporter la vue d'un dommage, ou même d'un petit chagrin que la créature vient à endurer. C'est pourquoi il prie, dans les larmes, à chaque heure du jour, même pour les

déraisonnables, pour les ennemis de la vérité, et pour ceux qui lui font du mal, qu'ils soient préservés et pardonnés ; et même pour les êtres vils et rampants il prie ; une grande pitié s'éveille dans son cœur, jusqu'à devenir semblable même à Dieu... C'est une marque de ceux qui ont atteint la perfection : Si on voulait les brûler, même dix fois par jour, à cause de leur amour pour les hommes, ils ne seraient pas encore satisfaits, suivant ce que Moïse disait à Dieu : « Si tu leur pardonnes leurs péchés, alors pardonne ; sinon, efface-moi aussi de ce livre où tu m'as écrit », et comme saint Paul : « J'ai souhaité d'être anathème au Christ pour mes frères... » (Hom. 48).

Il y a un chapitre spécial « de la charité » dans l'ancien « Livre des Pères », on y trouve des récits semblables. On aurait parfois comme une impression de vertige devant cet amour et cette pitié sans mesure, si tout cela n'était pas en même temps si calme, transfiguré, si humble et si doux. C'est une immensité, une surabondance, une immodération de l'humilité aimante, de l'humilité servante, de la douceur dont parle Dostoievsky, qui fut si pénétré de cet esprit dans la création de son « Starietz Zosime » ; « c'est une puissance prodigieuse », lui fait-il dire, « que l'humble amour, l'amour servant » ; ou mieux, pour se rapprocher davantage du mot russe : l'« humilité de l'amour ».

Citons encore ce passage. Dans le « Livre des Pères », écrit en grec, de la Bibliothèque synodale de Moscou, on lit : «Un frère demandait à un abbé : il y a ici deux frères, l'un garde le silence dans sa cellule, jeûne six jours de la semaine, et s'impose beaucoup de macérations ; l'autre sert un malade. Quelle est l'œuvre la plus agréable à Dieu ? L'abbé lui dit : si le frère, qui jeûne six jours, se faisait encore suspendre par le nez, il ne pourrait pas, même alors, être égalé à celui qui sert les malades. » (1) L'abbé Apollon s'inclinait profondément jusqu'à terre devant les voyageurs ; il disait à ses frères : « Quand nous nous inclinons devant les frères, nous ne nous inclinons pas devant les hommes, mais devant Dieu. As-tu vu ton frère?... tu as vu ton Seigneur».(2)

---

(1) Le *Livre des Pères*, suivant le manuscrit grec N° 425 de la Bibliothèque synodale de Moscou, trad. russe 1900, p. 324.

(2) La dernière phrase est une parole du Maître rapportée par une ancienne tradition.

Diadoque de Photice écrit : « Si quelqu'un en vient à avancer beaucoup dans l'amour de Dieu, il commence aussi à aimer spirituellement son prochain, et quand il est dans cette voie, il ne s'en départ plus : l'amour est ainsi fait, toutes les saintes Écritures le disent. L'amour charnel, qui n'a pas ce goût spirituel, disparaît très facilement à la moindre occasion qui se présente. L'amour spirituel n'est pas ainsi : mais si même on est offensé par quelqu'un, alors, l'âme qui aime Dieu, se tient sous l'action divine, et le lien de l'amour n'est pas rompu. Car, quand elle s'est échauffée dans l'amour de Dieu, elle revient de suite à des sentiments de douceur, et accueille avec grande joie l'amour du prochain, même si elle a subi de sa part outrage ou préjudice : car l'amertume de la discorde est engloutie dans la douceur de Dieu. Quiconque a reçu le tout-puissant amour de Dieu, «aurait-il enduré mille outrages et vexations de quelqu'un, ne s'irrite pas contre cet homme, mais continue, dans son cœur, à être attaché à celui qui l'a outragé et fait souffrir... » Il est certainement pénible de sentir quelqu'un s'irriter contre nous. « Alors notre esprit ne peut pas facilement s'abîmer en Dieu. Car une connaissance qui, par son essence même, est plein amour, ne permet pas à nos pensées de s'étendre dans la contemplation divine, si d'abord nous n'avons pas accueilli dans notre charité celui qui, même injustement, nous en veut. S'il ne veut pas se réconcilier, ou s'il est parti loin de nous, nous devons garder son souvenir avec bienveillance, dans une libre effusion du cœur, pour remplir, au moins au fond de l'âme, le commandement de l'amour ». (Dobr. III, 17-18, 68, 69).

Car l'amour du prochain est le fondement de tout l'édifice spirituel : là seulement convergent tous les commandements du Christ, dit Jean Colobos (Migne, t. 65, col. 217). Un autre Ancien disait : « Tâchons d'acquérir le bien suprême,... l'amour. Jeûner n'est rien, veiller n'est rien ; rien, se fatiguer, sans l'amour, car il est écrit : « Dieu est amour » (le « Livre des Pères » de Moscou : trad. russe, « Drevnii Paterik », p. 327).

Rappelons quelques récits détachés. Un abbé aida à se faire voler l'habit qu'il venait d'acheter, mais sans même faire comprendre au voleur qu'il l'a remarqué, et un autre vient à son aide aux brigands qui le pillent (Dobrot. III, 142, 155).

L'abbé Sérapion descend chez une courtisane avec l'intention de la convertir, et il y réussit (Migne, t. 65, col. 913-915).

Un autre vieillard se met au service d'un lépreux ; un autre, l'abbé Ammon, dissimule la faute d'un frère tombé qui avait caché une femme dans sa cellule ; pendant que les frères fouillaient la cellule, Ammon se plaça sur un grand tonneau de bois, où se trouvait la femme : ainsi les frères ne purent la découvrir. Un autre vieillard fit deux fois le trajet de 90 milles romains à pied, afin d'aller chercher du pain frais pour un frère malade.

Ils rendent le principal office de la charité : ils prient pour leurs frères (cf. le beau récit du sévère abbé Arsène dans le Livre des Pères).

C'est dans cette direction que s'est développé surtout le type caractéristique des saints russes. Le « starietz Zosime » est pris sur le vif. Ces « Startzi » vers lesquels le monde afflue, pour recevoir force, conseil et secours, et qui accueillent volontiers, avec une humilité sans bornes, ceux qui viennent, retournant ensuite à leur solitude pour le reste de la semaine, pour trembler et prier devant Dieu, tout cela c'est un fait historique aucunement disparu, mais toujours vivant, témoin de la vie religieuse russe depuis des siècles, un fait d'une importance considérable. Ce type de l'amour sans mesure, simple, humble, pas extatique, mais tranquillement doux, et d'ailleurs si puissant, le grand poète russe (un des maîtres de la littérature russe dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre), Nicolas Ljeskof, qui a peint avec une si profonde pénétration la psychologie religieuse populaire, l'a exprimé à deux reprises.

Elle est radieuse et belle, la figure de ce vieux moine missionnaire Kiriak, qui aime si intimement les pauvres enfants païens de la Sibérie du Nord, confectionnant pour eux des jouets, (prévenant si instamment, si sérieusement ses Supérieurs contre une hâte trop vive de conversions et de baptêmes). On ne peut oublier la figure, indiquée au passage, du vieux Pambo, le « sans-colère », dans l'« Ange scellé ». Voilà la force, la puissance, une puissance incroyable, de cet amour humble et servant ; le narrateur veut fuir devant elle, il en est effrayé, et pourtant, elle le soumet et le dompte (comme dans le récit de l'apôtre Jean et du jeune chef de brigands).

« Que pourrais-je lui dire encore », nous dit le narrateur, « l'aurais-je outragé... il me bénirait ; si je le frappe, il s'inclinera devant moi jusqu'à terre : un homme est invincible quand il a une telle humilité ! Devant quoi sera-t-il troublé, si lui-même demande d'être condamné dans l'enfer ? Non, par son humilité, il chassera tous les démons de l'enfer ou les convertira à Dieu ! Ils le tourmenteront, et il demandera : « Tourmentez-moi plus cruellement, car je le mérite. Non, non ! Une telle humilité, Satan lui-même ne saurait la supporter ! Il s'en fatiguerait les mains de frapper, toutes ses griffes s'émousseront et il reconnaîtra lui-même sa faiblesse devant le Créateur, qui a inspiré un tel amour, et il rougira de honte devant lui. » C'est pourtant, quelque étrange que cela puisse paraître, tiré de la vie, d'une vie réellement existante, et pour les saints russes, c'est un type très caractéristique : le type de la douceur rayonnante. On pourrait même le dire (sans vouloir aucunement en faire leur monopole) c'est un trait presque national des saints russes.

Mais les paroles de Kiriak mourant sont peut-être encore plus saisissantes (dans le premier des deux récits mentionnés de Ljeskof : « A l'extrémité du monde »). Il lutte dans un combat singulier avec Dieu, avant sa mort. Il est en litige avec Lui, il se cramponne pour ainsi dire aux pans de son habit et ne veut pas le laisser : « Je ne te laisserai pas, que tu ne les aies bénis *tous* ». C'est franchement audacieux, c'est l'excès de l'amour (« derznowenie ») comme chez Isaac le Syrien.

Au reste, les saints russes font aussi preuve d'acte de courage dans les rapports avec le monde extérieur : on trouve en eux les traits du soldat de Dieu, du courageux défenseur de la vérité ils sont entrés dans l'actif engrenage de la vie, ils ont combattu pour la vérité. Pensons seulement au saint Métropolite Philippe, si courageux, lorsqu'il blâmait sans crainte les atrocités du cruel Ivan, et lorsqu'il fut égorgé ; ou le grand patriote, le saint national que fut le patriarche Hermogène, que les Polonais firent mourir de faim au cachot, parce qu'il resta si courageusement attaché à l'idée de délivrer sa patrie de la domination étrangère ; ou bien pensons à cette quantité de simples qu'on a appelés « fous pour le Christ » (« iourodiwie »), qui souvent dirent fermement et hardiment la vérité aux puissants de la terre, lorsqu'ils

commettaient une injustice. Ou qu'on se rappelle les grands ascètes, ces vieux moines de la laure Petchérskaia de Kiev : le saint abbé Théodose écrit une lettre de reproches au grand-prince Sviatoslav, parce que celui-ci avait chassé injustement son frère du trône de Kiev, et le compare au fratricide Caïn. Un autre saint de ce monastère, Grégoire le Thaumaturge, fut précipité dans le Dniéper par le prince Rostislav, qu'il avait blâmé pour ses crimes.

Saint Jean, abbé de la laure Petcherskaia, blâma le grand prince Sviatopulk II pour sa cupidité, et pour les sévices qu'il exerçait sur le peuple. Saint Agapit, le médecin de Petchersky, qui ne réclamait aucune rétribution pour l'exercice de son art, recommandait surtout la charité publique au dévot prince Vladimir Monomaque, qu'il avait guéri.

Encore un autre exemple : En l'an 1430, le saint abbé Grégoire, près de Vologda, résista énergiquement au prince Dimitri Chemiaka, pour le réprimander sévèrement des cruautés sauvages de la guerre civile qu'il avait témérairement engagée : « Prince Dimitri », lui dit-il, « n'as-tu pas lu dans la sainte Écriture, qu'une justice sans miséricorde sera appliquée à celui qui n'a pas montré de miséricorde ? Et tu as accompli des actions qui ne sont pas chrétiennes »... Comment aussi ne pas se souvenir de la courageuse foi chrétienne de beaucoup de martyrs russes sous le joug bolchéviste !

A l'œil aimant, spirituellement transformé, le monde aussi se transfigure (comme pour François d'Assise), et il voit alors la beauté de Dieu dans les créatures. Tout est pénétré par la présence de Dieu, dans l'éclat de son Incarnation et de sa Résurrection. Nous avons vu déjà que la sanctification des créatures par son salut (Incarnation, Croix et Résurrection), forme l'idée fondamentale, le noyau interne de la mentalité de l'Église d'Orient. Un regard spirituellement transfiguré peut déjà, par anticipation, contempler la transformation du créé. On y arrive, nous l'avons vu, par la vie du culte et des sacrements de l'Église, à laquelle, suivant leur mesure de puissance spirituelle, tous les croyants sont invités à prendre part, même quand ils ne le feraient que de temps en temps.

L'apogée de cette expérience de l'Église est l'Eucharistie ;

nous en parlerons plus loin. Mais disons d'abord quelques mots sur la transfiguration des choses créées, telle qu'elle se manifeste dans la vie spirituelle des saints.

Les Pères parlent d'un renouvellement de l'homme, d'un « homme nouveau ». L'homme devient « spirituel », est introduit dans une plus haute atmosphère spirituelle ; il se découvre à lui des « commandements nouveaux, les commandements spirituels » (Isaac, Hom. 55).

Ce sont les « commandements de l'Esprit », il est introduit dans le mystère par l'Esprit, et n'a pas besoin du secours de la vie sensible », il respire « l'air pur de la liberté » (Hom. 58). « Il vient à l'âme une grande joie, un certain sentiment, indicible et brûlant ; la chair est embrasée par l'Esprit, si bien que tout l'homme devient spirituel ». Alors « un tel homme devient le palais de l'Esprit, il est déjà ressuscité de la mort ». De nouveaux yeux lui sont donnés, «les yeux de l'âme se dessillent» (Abbé Philémon, Diadoque). Il considère le monde avec des yeux nouveaux et contemple en lui les mystères divins. Et alors la créature est anoblie devant son regard transfiguré, par le reflet de Dieu.

Jean Climaque, par exemple, décrit ainsi ce lumineux état. (J. Climaque (VI. S.) est un des plus graves docteurs de la vie ascétique). « Je connais un homme qui, ayant vu une femme étonnamment belle, en loua le Créateur. A sa vue, l'amour de Dieu s'enflamma en lui, et de ses yeux jaillit une source de larmes. Et il est remarquable de constater que ce qui eut été, pour un autre, une cause de perdition, est devenu, surnaturellement, la couronne de victoire. Si un tel homme dans des cas semblables, possède toujours le même sentiment et agit de la même manière, il a part à l'incorruption déjà avant la Résurrection générale ». Pour cet homme, la créature est anoblie ; aussi l'ermite Antoine pouvait-il dire aux philosophes grecs : « Mon livre, c'est toute la création visible, et il est ouvert devant moi, chaque fois que je veux y lire les Paroles de Dieu » (Migne, t. 90. col. 1299). C'est ce qu'Isaac le Syrien appelle l'« intelligence des mots de la Créature ». (Hom., 56, 87).

De là vient l'amou des Pères pour le monde animal, de là la douceur, la soumission des bêtes sauvages à leur égard (comme

chez François d'Assise !),comme on raconte aussi des saints russes un Serge de Radonèje, un Stéfan de Perm, un Paul d'Obdorsk, le métropolite martyr Philippe, le vieillard Séraphim. Car « si quelqu'un a acquis la pureté, tout lui est soumis, comme à Adam au paradis avant la chûte (1). »

Car la transformation spirituelle, nous l'avons dit, a lieu d'abord dans l'homme même. Mais son corps est aussi compris dans cette œuvre de « sanctification », de « spiritualisation », de transfiguration. Isaac s'entend à parler de l'extrême « beauté de la chasteté », et de la « sainteté du corps » (Hom. 43, 57). (C'est ainsi que déjà Paul avait appelé le corps le « temple de l'Esprit »). Le corps aussi, nous l'avons vu, est échauffé par l'Esprit, suivant les mots de l'abbé Philémon, « si bien que tout l'homme devient spirituel ». L'Esprit fait partager sa joie au corps, le corps est rempli d'une joie indicible, et « si l'âme brûle de l'amour de Dieu, sans trouble et sans fausse exaltation, elle attire sûrement le corps dans l'abîme de l'indicible amour (Diadoque). Alors le corps peut aussi en être éclairé, parfois même visiblement. Ce n'est pas la magie, ni les phénomènes lumineux d'une fausse science, mais le feu de l'Esprit divin. L'Esprit est là, c'est cela qui importe. De ce feu de l'Esprit, les Pères ont parlé d'une manière prudente et significative (2). « Tu ne peux devenir moine, dit l'abbé Joseph à l'abbé Lot, si tu ne deviens pas comme rougi au feu ». (Apophtegmata Patrum, Migne, t. 65, col. 229). Voici comment on a raconté cette saisie du corps par le feu de l'Esprit :

L'abbé Joseph, en prières, élève les mains vers le ciel. « Et ses doigts devinrent comme dix lustres brillants. Et il disait (à l'abbé Lot qui lui demandait ce qu'il devait faire) : « Sois tout comme du feu ». Un des disciples de Serge de Radonèje le voit comme entouré de feu, lorsqu'il célébrait la messe. De semblables récits sur le feu du Saint-Esprit (qui se manifeste pendant la consécration solennelle de l'Église du Monastère), sont aussi recueillis v. g. dans le vieux « Livre des Pères » de la laure Petcherskaia de Kiev (XI-XII. SS).

(1) Paroles de l'Anachorète Paul (Apophtegmata Patrum, Migne, *Patr. gr.* t. 65, col. 279). Au sujet de saint Serge de Radonèje, son biographe et élève Epiphane se sert d'expressions analogues.

(2) V. g. Jean de Carpathe, *Dobrot.* III, 109 (Migne, p. g. t. 88).

Ces choses sont caractéristiques de la foi, de toute la mentalité de l'Église d'Orient. (1) Le feu de l'Esprit, s'il devient prépondérant, peut aussi saisir et transformer la matière, le corps ; et nous ne parlons pas seulement des temps anciens, ou des vieilles légendes, mais, comme l'Église en est persuadée, cette puissance de l'Esprit est maintenant encore vivante, et là, où un tel feu, une telle lumière de l'Esprit existe, puissante, débordante, il peut en résulter quelque effet extérieur. L'Église russe en a une très profonde, très vive conviction. Nous donnons en exemple le récit de Motivilov. C'était un riche propriétaire russe, vivant dans la première moitié du siècle dernier. Il advint un jour que, se trouvant en conversation avec le vieillard Séraphim, il le vit soudain resplendir de l'éclat de l'esprit. Cette narration est si caractéristique que je me permets de la rapporter en détails.

Motivilov, homme d'une grande piété, avait instamment demandé au vieillard Séraphim, de lui expliquer ce que c'est qu'être rempli de l'Esprit de Dieu, mais il n'était pas satisfait des explications de Séraphim ». Alors, raconte Motivilov lui-même, le Père Séraphim me saisit très fort, par les épaules, et me dit : « Maintenant, nous sommes tous les deux, moi et toi, mon ami, dans l'Esprit de Dieu. Pourquoi me regardes-tu ainsi ? » Je répondis : « Je ne peux regarder, Père, car des éclairs jaillissent de vos yeux. Votre visage est devenu brillant comme le soleil, et les yeux me font mal à regarder »... Séraphim dit : « Ne soyez pas effrayé : voici que vous-même vous brillez comme moi. Vous même êtes maintenant dans la plénitude de l'Esprit divin ; autrement, vous n'auriez pu me voir dans un tel état ». Et inclinant ma tête vers lui, il me dit tout bas à l'oreille : « Remerciez Dieu pour la grâce inexprimable qu'Il vous fait ! » Après ces mots, je regardai son visage, et je fus saisi d'une peur et d'un respect encore plus grands. Représentez-vous au milieu du soleil, dans le grand éclat de son midi, le visage d'un homme, qui parle avec vous. Vous voyez le mouvement des lèvres, l'expression changeante de ses yeux, vous entendez sa voix, vous sentez que quelqu'un vous a saisi aux épaules ; seulement, vous ne voyez pas ses mains ; on ne voit ni lui-même ni sa forme, mais seule-

(1) D'ailleurs aussi de l'Église romaine-catholique.

ment une lumière aveuglante, qui s'étend, sur quelques toises tout autour, et illumine, avec son clair rayon, le tapis de neige qui couvre la prairie de la forêt. Et la neige légère, qui tombe autour de moi et du grand vieillard... » (cf. Denissov, La vie de Séraphim (en russe), 1904, pp. 319 à 335).

C'est encore cette foi de l'Église russe qui explique les événements remarquables qui, il y a deux ou trois ans, eurent lieu si fréquemment en Russie : soudain, (la nuit ou en quelques heures) des coupoles d'églises devinrent brillantes, se redorèrent, se sont « renouvelées » (à Kiev, Rostov sur le Don, en beaucoup d'églises ou autres lieux). Et de vieilles icônes, saintes images, toutes noircies, furent recolorées d'elles-mêmes, aussi dans l'espace de quelques heures, progressivement, si bien qu'elles apparaissent maintenant dans la jeunesse de leurs couleurs toutes fraîches, et tout cela, à la vue de beaucoup d'assistants : on possède d'ailleurs, une grande quantité de rapports authentiques (voir v. g. la correspondance : « Tchoudo. Golos ottouda » i. e. Prodige. Une voix de là-bas, dans le grand périodique russe « Rousskaïa Mysl », Berlin, 1923, T. VI-VIII, pp. 363-366), l'article de K. Pritisky num. 11/12, dans la revue russe « Perezvony », Riga, 1926 num. 14 et 15 ; la revue « Vera i Zisnj », Riga 1925.

Ces événements se passèrent devant les yeux de plusieurs milliers de personnes. Une série de rapports en ont été rédigés par des gens instruits possédant une culture scientifique, qui avaient été témoins oculaires. Au reste, les Bolchéviks, qui voulaient tout d'abord passer ces événements sous silence, ou les démasquer comme une imposture grossière, nommèrent des commissions d'experts, pour examiner les faits. Les savants ont établi leur réalité, qui d'ailleurs sont devant tous les yeux, mais n'ont pu trouver d'explication définitive. D'imposture ou d'imagination, il ne saurait être question, après un examen attentif des objets mêmes : voilà ce qu'établissent ces rapports ; on a parlé d'une action de l'électricité atmosphérique : mais alors se pose la question : pourquoi n'est-ce pas toutes les coupoles, tous les vieux tableaux d'une même église, qui ont été recolorés ou (comme on l'a dit si expressivement) « remis à neuf » ? En tous cas, pour la psychologie religieuse, et spécialement pour la psychologie religieuse russe, c'est un événement très significatif.

Des mêmes prémisses découle la foi à la puissance de l'Esprit, qui fait des reliques, même après leur mort, de ces corps des saints qu'elle a déjà sanctifiés pendant leur vie. L'Église parle des souffrances des saints comme de « fleurs odorantes » ; elle se sert des mêmes expressions en parlant de leurs ossements et l'on a fait bien des récits du parfum délicieux qui, après la mort, se dégage de leurs corps. C'est des ossements des martyrs que l'on dit, par exemple, dans un des chants liturgiques : « De la cendre des martyrs jaillit en tout temps une source de guérison pour les fidèles ; leur sang guérit les maladies les plus incurables. Comme tu es admirable, ô Seigneur, en tes saints martyrs, nous écrions-nous avec reconnaissance ! » Cette puissance de guérison n'est d'ailleurs pas seulement le fait des reliques de martyrs, beaucoup d'autres saints l'ont aussi.

Les ossements des saints sont regardés comme le précieux trésor de l'Église ; ils brillent comme une étoile, ils ont l'éclat rayonnant du soleil, car ils sont la demeure de l'Esprit. De là le grand amour et respect dont sont entourés les restes des saints. Très caractéristique est, sous ce rapport, v. g. l'épître du pieux tsar Alexis Michaïlovitch, adressée aux ossements du saint, si noble et courageux métropolite Philippe, qui, 80 ans plus tôt, avait été martyrisé par un des prédécesseurs du tsar Alexis, Ivan le Terrible (1569 ; Philippe, avec une douceur intrépide, avait osé blâmer les cruautés du terrible tsar). Les restes du Métropolite martyr ne furent pas déposés au lieu de son siège métropolitain (Moscou), mais au monastère dont il avait été l'abbé, avant sa nomination au siège de Moscou, au lointain monastère de Solovki(1) pour lequel il avait travaillé énormément, et dont il avait fait, dans cet extrême Nord inhospitalier, un centre et un point d'expansion remarquable, non seulement au point de vue spirituel, mais encore au point de vue économique et civilisateur. Le monastère s'attache aux reliques de son grand héros, déjà, d'ailleurs reconnu comme un saint, avec un amour et respect infinis. C'est alors que le tsar Alexis envoya un message solennel au cloître lointain, pour qu'on rapportât avec respect, les restes du grand saint à son siège épiscopal, Moscou, et qu'on les y déposât. Le

(1) Le gouvernement soviétique y a organisé une prison.

Document est émouvant par le profond sentiment de culpabilité envers le Juste martyrisé et l'accent de repentir qui s'échappe des lèvres de l'homme revêtu de la puissance tsariste : celui-ci se met en quelque sorte à la place de son prédécesseur Ivan, et implore pour lui le pardon. On y voit en même temps l'amour respectueux du pieux tsar Alexis pour le grand saint national.

« A l'imitateur du Christ », commence cette épître, « à l'habitant surnaturel des cieux, à l'ange en chair, à notre Maître spirituel plein de beauté et de vérité, notre Pasteur et Protecteur, au grand Seigneur, très vénéré Philippe, Métropolite de Moscou et de toute la Russie, Salut de ton fils, tsar par la grâce du Christ tout-puissant, Alexis. Rien ne cause autant de tristesse à mon âme, ô Seigneur saint, que de ne te voir pas reposer dans la Cathédrale Ouspensky (1) de Moscou, avec les saints évêques qui t'ont précédé et suivi... Aussi je te demande de venir ici, pour que soit expiée la faute de notre bisaïeul, le tsar et grand prince Ivan qui s'est emporté contre toi, avec une folie, une jalousie et une rage insensées. Car ta juste colère contre lui nous rend aussi responsables de sa faute... Et pour cela, je courbe ma dignité tsariste à cause de celui qui a péché devant toi, pour que, venant vers nous, tu lui pardonnes ses péchés...

Je t'implore donc, ô tête sacrée, et j'incline très bas la gloire de ma majesté tsariste, devant tes restes honorables, pour qu'en venant, tu pardonnes à celui qui t'a injustement offensé, puisque lui aussi s'est repenti plus tard de son crime... O tête sacrée, saint seigneur Philippe, notre pasteur, nous te prions, ne rejette pas notre misérable prière, viens à nous dans la paix. Le tsar Alexis, qui désire te contempler, et se prosterner devant tes saintes reliques » (Collection des documents de l'Empire russe. — Sobranie gosoudarstvennych gramot, t. III, p. 471).

On est ému et saisi à lire la description de la réception solennelle des reliques du saint à Moscou par le tsar en personne, toute la cour, le clergé de Moscou, et des foules immenses : le Métropolite (plus tard patriarche) Nikon conduisait la procession qui vint avec les reliques du saint ; et devant les grandes portes de Moscou les deux théories en fête se joignirent : le tsar avec son

(1) cf *Irénikon* III.

entourage et Nikon avec les reliques, au milieu d'une affluence infinie du peuple, tous en prières et repandant des larmes de joie (1652). C'est ainsi que les contemporains nous ont dépeint cet événement (cf. la lettre du tsar Alexis au prince Odoievsky datée du 3 septembre 1652 dans les « Akty archeograficeskie », Tom 4, p. 491).

Les reliques des saints sont devenues des centres de grands pèlerinages et une affluence continue, extraordinaire de peuple y accourt de toutes parts. Au voisinage de leurs tombeaux il s'est réellement créé une atmosphère de prières. Quiconque a été dans les grands cloîtres russes et a vu ces foules, surtout le simple peuple (on y rencontrait aussi beaucoup de pèlerins des classes cultivées) et la vraie, la grande ferveur de leur prière, sait cela d'expérience.

Le plus grand modèle de pureté et de sainteté atteint par la créature, est la Mère de Dieu. Le culte de la Mère de Dieu joue dans l'Église d'Orient un rôle très important. (1) On emploie les plus belles et les plus poétiques expressions pour dépeindre sa pureté et sa sainteté infinie : car en elle l'humanité s'est élevée jusqu'à porter l'Etre suprême et divin : elle a reçu et mis au monde le Fils de Dieu. Infinie pureté, virginité perpétuelle et tendre maternité, humilité humaine et grâce divine s'unissent en elle ; Vase insigne de l'Esprit, « buisson ardent qui n'est pas consumé », « échelle de Jacob, sur laquelle Dieu descendit jusqu'à terre », « temple de Dieu et arche d'alliance et porte du ciel », « encensoir d'or, vase rempli de manne et la montagne de Dieu »,.. ces expressions, et d'autres semblables, en grand nombre, sont employées, pour dire l'indicible : l'Incarnation du Verbe dans le corps virginal de sa Mère.

« Réjouis-toi, ô Sommet, qui ne peut être gravi par les pensées humaines ! Réjouis-toi, ô Profondeur, inscrutable aux yeux des anges ! Réjouis-toi, tu es le Trône du Roi. Réjouis-toi, tu portes Celui qui porte tout. Réjouis-toi, ô Étoile, qui manifestes le Soleil. Réjouis-toi, ô Corps, en qui Dieu s'est fait homme. Réjouis-toi, Toi, par qui la créature est renouvelée ».... (tiré de

(1) cf *Irénikon* III. 385 et 459.

« l'Acathiste » poëme de salutations, chant de louanges à la Mère de Dieu).

Et c'est, dans des tournures nouvelles, dans des tableaux toujours nouveaux (tirés surtout du Vieux-Testament), résonnant en écho du parler suave des hymnes Mariaux latins du Moyen-Age, ce thème unique et dominant, elle a « renouvelé notre nature tombée en corruption », d'elle a « coulé pour nous le fleuve clair de l'immortalité », en elle le Seigneur prenant naissance a « divinisé l'être humain ». C'est pourquoi elle est « plus digne de respect que les Chérubins et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins ». C'est pourquoi sa prière, son intercession maternelle a une efficacité spéciale devant le Seigneur, c'est une grande puissance ; aussi on la prie de supplier pour toute l'humanité.

Nous parlerons plus loin de l'idée de la grande Communion des Saints. Remarquons seulement une fois encore que dans la Mère de Dieu, dans les saints se présente à nous, d'une manière tout-à-fait significative, l'idée de la *Sanctification de la Créature* par la grâce de Dieu, par sa Révélation et son Incarnation, par la puissance de son Esprit, qui réduit sous sa dépendance même le corps de l'homme. Les Saints sont déjà entraînés dans la grande œuvre de déification de l'homme, que le Christ a commencée avec son Incarnation. « Il s'est fait homme, pour que nous soyons divinisés » (Athan., De incarn. Verbi, c. 59).

VII

LA GRANDE COMMUNAUTÉ. EUCHARISTIE ET ÉGLISE.

La créature entre dans le royaume de Dieu ; Ascétisme, renonciation au monde, et en même temps joie qui doit pénétrer le monde, la créature, la joie spirituelle partout rayonnant, la lumière de la vie éternelle qui envahit tout. On peut trouver un excellent exposé de cette croyance, un commentaire vivant des chants joyeux de Pâques et de la transfiguration de la Créature suivant ce que nous avons exposé de la doctrine des Pères, dans l'ancienne iconographie russe. La claustration des ascètes, reniant

le monde, et pourtant joyeux, bénissant le monde, illuminant le monde, « acceptant le monde », mais dans son type transfiguré dans le rayonnement du Royaume de Dieu : c'est la pensée fondamentale, antithèse radicale qui pourtant s'élève à une unité organique, à l'unité de la grande Communauté, dans la grande Réunion de toutes les créatures (Sobor).

Cette Communauté de toutes les créatures transformées en Dieu devient frappante et paraît revêtue d'un art exquis dans une collection de vieilles icônes : « Que tout souffle loue le seineur », « en Toi, toute la création se réjouit ». C'est ainsi que s'appellent les vieux modèles d'Icônes : toute la création y est rassemblée symboliquement en vives couleurs, comme pour une grande fraternisation : des animaux qui courent et sautent, des oiseaux qui chantent, et même des poissons, nageant çà et là dans l'eau, des hommes et des troupes d'anges, tout cela groupé autour de l'Église, le « Sobor » (1), qui est représenté au centre.

Singulier sort de l'Icône russe ! c'est une œuvre d'art devenue muette pour les générations postérieures : depuis la fin du XVIe siècle, elle a été couverte de lourdes garnitures d'argent, les brillantes couleurs ont été en partie cachées par les grossières appliques de métal, en partie assombries par la suie et la fumée des siècles. On dirait que cet « art » a été comme une absolue négation de tout art. Et voici que, soudain, depuis seulement 15 ans, ou un peu plus, elle reparaît dans toute sa majesté, on vient, pour ainsi dire, de la découvrir. Par l'emploi d'une nouvelle technique de nettoyage, on a réussi à enlever de beaucoup d'icônes la couche extérieure de suie, on a retiré les appliques d'argent et d'or, et l'Icône est apparue dans une magnificence de couleurs, qu'il était difficile de s'imaginer.

On trouvera surtout remarquables, avec des tons brillants, variés, les différentes couleurs du ciel, de la gloire du ciel, depuis le bleu-foncé profond du ciel de nuit étoilé, en passant par les plus diverses figurations du ciel de pourpre embrasé, jusqu'à l'éclat lumineux du jour divin. Et chaque couleur a sa signification : sur les tableaux de la « Sagesse de Dieu », le ciel est rouge

(1) « Sobor » signifie, en russe « Réunion », « Rassemblement », et, par suite, lieu du rassemblement : « Cathédrale ».

de pourpre ; c'est la couleur de l'aurore, car, par la sagesse créatrice de Dieu, la Création s'est éveillée à l'aurore de la vie (ainsi l'explique le Prince Eug. Troubetzkoï et nous croyons que c'est exact). Un remarquable ton doré, comme une toile d'araignée à filets d'or (qu'on appelle en technique d'art l'« Assiste ») est employé pour désigner la transfiguration opérée par la grâce divine. De cette toile d'or rayonnent les vêtements du Christ transfiguré, de la glorieuse Mère de Dieu.

Sur ces tableaux, le créé est anobli par le reflet de la lumière divine, par une perspective dans l'au-delà, le très-haut, l'indicible. De là la vie des yeux : toute la vie des saints, de ces figures amaigries, ascétiques, de ces squelettes, s'est concentrée dans les yeux. C'est l'expression de la certitude, de la joie, de l'espérance, du désir ardent, de l'illumination par les rayons de la gloire. Cette manière peut s'observer surtout sur un type de peintures, un tableau qui occupe la place centrale dans beaucoup d'églises : la représentation de l'Eucharistie : le Christ se tenant au milieu, derrière l'autel, la distribue lui-même aux disciples qui s'approchent de gauche et de droite. Les figures des disciples sont presque immobiles ; tout le mouvement est dans les yeux, qui regardent, avidement tendus, vers le Sacrement, et le Christ qui le distribue. Cette pénétration de deux mondes et ce désir d'au-delà, et la volonté d'élever toute créature avec soi dans « le Royaume des enfants de Dieu », voilà le sens intime, l'irradiation de tout cet art.

Et ce n'est pas en vain ! Car il décore les murs de l'église, où l'acte central de la vie de l'Église toujours se répète, la plus haute union qui soit sur terre, du divin avec le terrestre, la plus haute transfiguration de la créature : l'Eucharistie. Car l'Eucharistie est le nerf de l'Église, et tout ensemble la Somme, le résumé, éclatant en son unité, des torrents isolés qui composent sa vie. De ce point de vue, l'on doit considérer l'Eucharistie comme le total, le résumé le plus net de la vie commune, de la commune foi, du commun amour et aussi de l'espérance de l'Église. Ce sont comme de grands courants qui viennent se réunir dans un lit commun.

Ces courants, ces idées, quels sont-ils ? Sa Présence, la présence du Maître glorifié et ressuscité, déjà ici-bas, dans les cadres de

l'existence terrestre : la nouvelle vie, le « Testament Nouveau » scellé par son sang, sa passion ; la sanctification de l'homme dans son esprit et son corps (la grâce, mais aussi le combat spirituel !) et la transformation de la création tout entière ; la grande communauté de la charité, tel est le sens de la fête de la Cène.

« Celui-là seul comprend l'Église, qui comprend la Liturgie », dit justement le grand philosophe russe Khomiakov. Déjà c'est à la Cène que la communauté primitive a vécu la présence du Maître glorifié. Une suite d'apparitions du Ressuscité à ses disciples s'annexe à un repas : ainsi les disciples, à Emmaüs, Le reconnaissent à la fraction du pain. La plus vieille prière eucharistique qui nous soit parvenue (la Didachè), s'écrie en araméen : « Viens, Seigneur ! » Ainsi dans les liturgies de l'Église d'Orient, le Seigneur vient à ses fidèles et est reçu en fête par eux : « Hosanna, au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur ! » Aujourd'hui servent avec nous, invisibles, les puissances célestes ; car voici qu'Il entre, le Roi de gloire, voici que la mystérieuse offrande consommée, est solennellement apportée » (1). « Que toute chair humaine se taise et se tienne dans la crainte et le tremblement, et que ce qui est terrestre ne pense pas à soi : car le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs vient pour être immolé, être donné à ses fidèles en nourriture » (2). Nous sommes ici dans la sphère d'une réalité supérieure, où les croyants sont placés, entre la crainte et la joie. Tremblantes et frémissantes les troupes invisibles des cieux entourent l'autel, sur lequel s'opère le sacrifice du Golgotha. (3) Il n'est pas seulement le Souffrant, mais, pour le rappeler encore une fois, Il est aussi le Transfiguré, le Seigneur vivant. Aussi recevoir son Corps et son

(1) De la liturgie byzantine des dons présanctifiés. Pour plus de détails sur la fête eucharistique, voir mon petit livre *Eglise orientale et Mystique*, p. 71 sq.

(2) De la liturgie de S. Basile du samedi saint (tirée de l'ancienne lit. gr. de S. Jacques).

(3) Ainsi dans plusieurs liturgies orientales v. g. la lit. syrienne de Jacques (RENAUDOT, *Liturgiarum orientalium collectio*, 1897, II, 38, 40 ; cf. 32, 30, 136) aussi dans les écrits des Pères v. g. CHRYSOSTOME, *De pœnitentia*, hom. IX (MIGNE 49, col. 395)...

Sang, c'est recevoir la Vie éternelle ; Irénée et les anciens Pères le disent déjà, cela ressort des prières et chants de louanges de la Liturgie. Ce n'est pas une vie extérieure ou produite mécaniquement ; cela doit s'unir au progrès moral, on ne doit s'en approcher qu'en esprit de pureté morale et de sainteté : « Le Saint aux saints » (exclamation du prêtre avant la communion) et l'assemblée répond en tremblant : « Un seul est Saint, un seul est Seigneur, Jésus-Christ pour la gloire de Dieu le Père ».

Aussi cet ardent appel, cette incessante prière des fidèles, cette lutte brûlante avec Dieu, cette humble prière de l'indigne pécheur demandant la contrition et la purification du cœur, traversent toute la liturgie comme un fleuve puissant. C'est seulement pour le pénitent, pour celui qui, au fond de son cœur s'abaisse devant la grâce de Dieu et sa Miséricorde, pour celui qui fléchit les genoux dans la crainte et le tremblement devant la sainteté du Saint-Sacrement, pour celui qui se condamne lui-même, qui espère en la miséricorde de Dieu, qui frappe, cherche, demande, et s'abaisse devant la grâce de Dieu, pécheur pénitent et pourtant plein d'espoir, seulement pour celui qui, réellement, non des lèvres, mais du fond du cœur, s'écrie : « Je crois, Seigneur, et je confesse, que tu es vraiment le Fils de Dieu, venu dans ce monde, pour sauver les pécheurs, dont je suis de tous, le premier » (1) pour celui seulement qui est dans cette disposition d'esprit, le Sacrement profite spirituellement, « au salut de l'âme et du corps », « au rachat des nombreuses fautes dont il est chargé », « à l'acquisition de ton Royaume » (2) à l'éternelle Vie.

Cette opération du Sacrement, mystique et spirituelle, dont les anciens Pères déjà, depuis Ignace, Tertullien et Irénée, parlent, d'accord avec les plus anciennes prières liturgiques à nous parvenues (déjà du IIIe siècle) est souvent exprimée, v. g. dans les prières pour la communion de l'Église orientale.

Citons la prière de Siméon Métaphraste, du Xe siècle (la troisième des prières d'actions de grâce après la communion) : « Toi qui as voulu me donner ta chair en nourriture, Toi qui es un Feu consumant toute indignité, ne me détruis pas, ô mon

---

(1) 2e prière avant la communion (de Chrysostome).
(2) 2e prière pour la communion (du même).

Créateur ! Bien plus, pénètre dans tous mes membres, toutes mes jointures, dans mon intime, dans mon cœur. Consume les épines de mes fautes ; purifie mon âme, sanctifie mes pensées et raffermis mes jointures ainsi que mes os. Illumine mes sens, tous les sens. Cloue-moi tout entier à ta crainte ! Couvre-moi toujours, garde et conserve-moi de toute œuvre, toute parole, qui puisse me ruiner l'âme. Purifie, lave et orne-moi ; améliore, enseigne et illumine-moi ! Je suis ta demeure, j'ai pris part à ton festin, afin que me fuie comme le feu, tout scélérat, toute passion, moi qui suis devenu ta demeure par la réception de ton sacrement... Et dans une autre prière : « O le redoutable mystère ! O miséricorde de Dieu ! Comment puis-je, moi, ordure, recevoir le Corps et le Sang divins et devenir incorruptible ! » (Canon pour la communion, chant 8).

Mais ce n'est pas seulement pour les hommes isolés, mais pour toute la communauté, pour l'Église, même pour toute l'humanité, et pour toute créature que le Sacrement de la Cène est d'une importance centrale, mystique et vivifiante. Car ici s'unit le divin avec l'humain et le terrestre, ici, dans l'Eucharistie est présentée au Seigneur la louange et l'offrande pour tout le monde et de la part du monde entier (« Nous t'apportons le Tien de la part des tiens, pour tous et tout »), tout le cosmos est ici virtuellement anobli et sanctifié, parce que les éléments terrestres du vin et du pain passent au Corps transfiguré et au Sang du Fils de Dieu. C'est la commémoration de toute la création, présente en esprit autour de l'autel eucharistique et qui joue un si grand rôle dans les vieilles liturgies de l'Orient. Car c'est par Lui, par sa mort et la gloire de son Corps ressuscité mystiquement présent, que la création, elle aussi, vient participer à la gloire de la transfiguration : « Vraiment le ciel et la terre sont pleins de ta sainte Majesté par l'apparition de Notre-Seigneur et Dieu et Sauveur Jésus-Christ, dit la vieille liturgie égyptienne de saint Marc (1). On vit ici non seulement la présence, mais encore la puissance du Seigneur vivant, et aussi l'approche de son Règne qui vient, qui pénètre toutes choses.

---

(1) BRIGHTMAN, *Liturgies Eastern and Western*, 1896, I, 132, 176 ; cf. RENAUDOT, *Liturgiarum orientalium collectio*, I, 45.

On prie pour les morts et les vivants ; ainsi les défunts et l'Église du ciel, celle des transfigurés entrent dans un rapport organique, très intime avec les croyants qui restent sur la terre, tous unis par le « calice d'actions de grâces », et les croyants se sentent un seul corps, une seule âme, ce qui, dans les anciennes liturgies est signifié par le baiser fraternel. « Car nous sommes un seul corps, nous tous qui participons à un seul pain ». La liturgie est ainsi la plus haute expression de l'idée fondamentale, qui pénètre toute la vie de l'Église, celle de la grande Communion, de la Communauté mystique (« sobornostii »), du grand organisme universel, qui est le Corps du Christ.

C'est le zénith de la mentalité de l'Église ou plutôt : c'est sa mentalité, ou plus exactement encore : toute sa vie, sa vie comme organisme dans la communication de l'Esprit. Car je ne serai pas sauvé et racheté seul, mais en commun avec mes frères. Et en entrant en liaison avec la tête du Corps, le Christ, j'entre aussi en liaison avec les membres du corps. Car on ne peut pas aimer Dieu, que l'on ne voit pas, si l'on n'aime pas le frère que l'on voit ; cela s'applique aussi au salut, et seul, je ne puis jouir du salut, de l'union avec Dieu ; et sa Volonté, sa prière au Père, a été, que nous puissions tous être Un, « comme Toi, mon Père, en moi, et moi en Toi, afin qu'ils soient aussi Un en nous ». Il va de soi, l'âme seule en son rapport avec Dieu, c'est le sujet le plus intime de la religion. Dieu et l'âme : c'est de cela que parle le culte tout entier, ainsi que les Pères. Mais ce ne doit pas être seulement un pur dialogue, c'est le puissant accord, aux tons variés, c'est *un* grand organisme, *un* royaume puissant, *une* vaste fraternité, *une* Église de Dieu, où l'individu est compris comme un membre parmi beaucoup de membres.

Je veux citer ici les belles paroles d'un auteur dont j'ai déjà fait mention, du théologien russe peut-être le plus grand, (bien qu'il ne fût pas théologien de profession), du « philosophe d'Église » Alexis Khomiakov, paroles qui, faisant écho à saint Paul, témoignent de l'esprit de l'Église d'Orient :

« Nous le savons ; si l'un de nous tombe ; il tombe seul ; mais personne n'est sauvé tout seul : quiconque est sauvé dans l'Église, comme étant son membre dans l'unité avec les autres membres. Quelqu'un croit-il ? Il est dans la communion de la foi. Quelqu'un

aime-t-il ? Il est dans la communion de l'amour. Quelqu'un prie-t-il ? Il est dans la communion de la prière... Ne dis pas : « Quelle prière puis-je faire participer à tel vivant ou à tel mort, lorsque ma prière ne suffit même pas pour moi-même ? » Car comme tu ne sais pas prier, quel résultat auraient tes efforts, quand tu n'aurais qu'à prier pour toi-même ? Mais il y a quelqu'un qui prie en toi, c'est l'Esprit d'amour... Ne dis pas non plus : « Le jugement de Dieu ne peut plus être changé », car ta prière est déjà dans les plans de Dieu, et Dieu l'a prévue. Si tu es un membre de l'Église, ta prière est indispensable pour tous ses membres. Mais si la main dit qu'elle n'a pas besoin du sang du reste du corps et qu'elle ne lui donnera pas son propre sang, la main va se dessécher. Ainsi tu es nécessaire à l'Église, aussi longtemps que tu y demeures; mais si tu te sépares de la communauté, tu meurs et tu n'es plus un membre... Mais le sang de l'Église est la prière des uns pour les autres, et sa respiration est la louange du Seigneur » (A. Khomiakov, œuvres (en russe), t. II, 1867, pp. 18-20).

Siméon, le Nouveau Théologien (XIe siècle), parle aussi de cette communauté de l'Église. « ... Je connais même un homme qui désirait si ardemment le salut de ses frères, qu'il demandait souvent à Dieu, avec des larmes brûlantes, ou qu'ils fussent sauvés avec lui, ou qu'il eût, lui aussi, les tourments en partage. Enflammé d'un amour brûlant, il ne voulait en aucun cas arriver au salut sans frères. Car il s'était tellement lié spirituellement à eux, par le lien du saint amour dans l'Esprit-Saint, qu'il n'aurait même pas voulu entrer au royaume des cieux, s'il avait été séparé d'eux... » (Hom. 54).

L'Église est donc la communauté où tous prient les uns pour les autres. C'est le sens de la Communion des Saints et des prières des Saints, qui déjà participent à la vie glorieuse, pour nous, qui sommes encore dans cette vie terrestre. C'est l'Esprit d'amour qui prie en eux, car nous sommes un seul corps, et c'est le lien sacré qui nous unit tous, le lien de l'amour. Nous ne pouvons nous en empêcher, nous devons prier les uns pour les autres. Dieu n'a pas besoin de nos prières, mais l'Esprit d'amour, qui habite dans l'Église, dans les saints et en nous, a besoin d'être manifesté et la manifestation la plus haute en est la prière des uns pour les autres, la mutuelle offrande, la recommandation mutuelle,

comme nous disons dans la prière au Seigneur : « Recommandons-nous nous-mêmes, les uns les autres, et toute notre vie au Christ Dieu », chante la Liturgie.

La grande unité de l'Église n'est pas comme quelque chose de formel et d'autoritaire, elle ne doit pas être comprise comme une puissance qui lie formellement, qui s'exprime en formules juridiques. L'Église d'Orient ne connaît aucune autre tête que la seule Tête du Corps mystique, le Christ : Il est κεφαλή et θεμέλιον (« tête et « fondement »). Elle ne connaît non plus aucune autorité formelle juridique. Le Christ, les Apôtres, les Conciles de l'Église ne sont aucunement pour elle une telle « autorité ». Il ne s'agit pas d'autorité, mais il y a un immense courant de la vie de grâce, qui vient du Christ, et où chacun est porté comme une goutte, comme un flot. (1)

Voir la Note de la page 2. — Tout en attribuant une importance très grande à la « Vie de la grâce » l'Église catholique enseigne *formellement* l'institution par le Christ d'une Société religieuse visible avec son magistère visible infaillible, ses institutions sacramentelles et son Unité de gouvernement.

Où sera donc le criterium de vérité pour l'Église ? Il n'existe pas de criterium extérieur absolu de la Vérité, dit à bon droit Khomiakov. L'unique critère absolu est le témoignage de l'Esprit, la vie de l'Esprit, qui demeure dans l'Église. Celui qui est de cette vie de l'Esprit, habitant dans l'Église, celui-là connaît la vérité. « L'Église et ses membres connaissent par la connaissance intime de la foi, en l'unité et l'immutabilité de son Esprit, qui est l'Esprit de Dieu ». C'est pourquoi : « Quiconque croit, connaît la vérité ; l'incroyant ne la connaît pas, ou ne la connaît que d'une manière extérieure et imparfaite. » (T. II, p. 4. 7).

« Mais comment puis-je, continue Khomiakov, éviter les erreurs s'il n'existe aucune garantie contre les erreurs ? — Prie, pour ne pas tomber en tentation ! Nous le savons : il n'y a pas d'homme sans péché, il n'y a pas d'homme qui soit libre d'erreurs, aussi haut qu'il se tienne. Mais dans l'union de tous les croyants, là est la vérité, qui demeure dans le sein de l'Église, et l'Église est le Corps de Notre-Seigneur. » (p. 54, 207).

L'Église comme un tout, est infaillible, mais aucun individu

---

(1) Voir là-dessus A. Khomiakov *Quelques mots d'un chrétien orthodoxe* (1853) dans ses œuvres. T. II, 1867, p. 49.

n'est infaillible, aucun groupe ou institution ou partie du Tout n'est infaillible. L'Église d'Orient a une haute idée de la dignité de l'épiscopat et de la prêtrise. La succession épiscopale par l'imposition des mains qui remonte (elle en est fermement convaincue) jusqu'aux apôtres et finalement à la tradition du pouvoir des clefs aux Apôtres par le Christ, est une exigence nécessaire et indispensable de la vie de l'Église. Car l'épiscopat est un ferme soutien, l'ossature de l'Église, et son système nerveux, car les évêques sont les porteurs et administrateurs de la grâce des Sacrements, et ils ont aussi la grâce de la juridiction. Le Baptême seul peut être administré par quelqu'un qui n'est pas prêtre ; tous les autres sacrements doivent être administrés par un prêtre, et ce pouvoir remonte à l'évêque, puisque l'évêque seul a le pouvoir d'ordonner un prêtre. Mais l'Église ne connaît pas une infaillibilité de l'épiscopat ou du clergé ; elle ne connaît, comme nous l'avons dit, que l'infaillibilité du Corps entier de l'Église, « car le gardien de la piété est le peuple entier des fidèles » (Réponse des Patriarches orientaux en 1848 à l'encyclique du Pape Pie IX). « Par là l'on n'exclut pas l'importance prépondérante (nous disons morale et religieuse, et non pas une autorité extérieure et contraignante) de ceux qui sont spécialement appelés à ce travail, car nous soutenons la liberté, et non le caprice » (Karsavine, dans « le Christianisme oriental », t. II, pp. 338-339).

Et les Conciles généraux de l'Église, ne sont-ils pas en eux-mêmes et pour eux-mêmes, une Autorité extérieure, liant juridiquement? Non, seul le témoignage de l'Esprit, le témoignage de la vie de l'Église et de sa foi, c'est de là d'abord que son autorité prend un sens. « L'Église universelle a reçu ou rejeté les décisions des Conciles, autant qu'elle les sentait d'accord ou en contradiction avec sa propre foi ou ses traditions, et ceux des Conciles dans lesquels elle a reconnu l'expression de sa pensée intime, elle les a appelés « Conciles œcuméniques ». C'est ainsi qu'à l'autorité temporelle des Conciles en matière d'ordre et d'organisation ecclésiastiques s'est ajoutée encore leur signification comme témoignages indiscutables et inviolables en matière de foi. Le Concile œcuménique était tel par la voix de l'Église » (p. 42).

On pourrait se demander jusqu'à quel point Khomiakov vaut comme interprète du sentiment de l'Église. Nous répondrons

en disant que, dans les sphères dirigeantes de l'Église russe, où son influence, maintenant, 70 ans après sa mort, ne fait que grandir, il est considéré de plus en plus comme le vrai porte-parole, l'interprète authentique de la conscience intime qu'a l'Église d'Orient de son Essence propre. Ce n'est pas en vain que déjà, lors de la publication de ses œuvres, sept ans après sa mort, Jury Samarine l'a appelé le « Père de l'Église », de l'Église russe de nos jours : car il expose et il a formulé d'une manière incomparable la Mystique de l'Essence de l'Église. (Citons par exemple ses paroles, si audacieuses dans leur précision : « L'Écriture est, en elle-même et par elle-même, quelque chose d'extérieur ; la Tradition, les Œuvres ne sont aussi qu'un dehors : leur dedans, c'est l'Esprit de Dieu »). Cette appréciation de Khomiakov s'établit de plus en plus. Il est, pour ainsi dire, le représentant classique, de cette doctrine mystique de l'essence de l'Église. On peut comparer avec les déclarations de Khomiakov ces belles paroles de Florensky : « La meilleure preuve que l'Église orthodoxe est vivace est, je le répète, l'impossibilité de définir sa formule. Naturellement nous ne sommes pas en état de désigner un office ecclésiastique dont nous pourrions dire qu'il groupe tous les ressorts de l'Église. A quoi serviraient alors tous les autres offices et rouages de l'Église ? Aussi bien nous ne pouvons indiquer aucune formule, aucun livre, qui comprendrait la vie ecclésiastique en son entier. S'il se trouvait un tel livre, une telle formule, à quoi serviraient tous les autres livres, formules et manifestations de l'Église ? Il n'y a pas de précis, d'abrégé de l'Église, mais il y a l'Église et pour chaque membre vivant de l'Église, la vie religieuse est la chose la plus déterminée et la plus palpable qu'il connaisse » (Cf. « Christianisme oriental », T. II, p. 30).

L'Église n'est donc pas une autorité extérieure ; c'est, ainsi le croit l'Église d'Orient, notre plus intime principe de vie : en lui chacun s'élève au-dessus de son petit moi, par cette vie de la grâce, aussi longtemps qu'il ne s'est pas séparé du tout. C'est réellement l'idée du grand Organisme, unique en son genre. L'Église est l'Établissement, le Milieu où la nouvelle humanité, la créature nouvelle se mûrit par la perfection, à la « mesure de l'âge parfait du Christ » ; ou plutôt, dans une conception encore plus mystique, elle porte en elle déjà, elle est même déjà, mysti-

quement, avec toutes les imperfections de la triste réalité, cette créature divinisée, ce corps transfiguré uni à la Tête transfigurée. Mais vient la manifestation future de la splendeur parfaite, et l'Église d'Orient croit que cette vie divine, déchirant les nuages, ce fleuve de grâce doit tout emporter, tout envahir, tous les frères, tous les hommes, toutes les créatures, qui soupirent après le salut, des liens de la corruption et de la mort à la « liberté souveraine des Enfants de Dieu ». De là vient, nous l'avons déjà vu, le trait eschatologique, si fortement marqué, cette joyeuse attente de l'Achèvement à venir.

Mais, pour terminer, nous disons : « Pas seulement une attente, pas seulement une eschatologie, mais la conviction de posséder dès maintenant la vie éternelle : « Le Christ est ressuscité ! » « Il est vraiment ressuscité ! » « De la mort à la vie et de la terre au ciel le Christ nous conduit, nous qui chantons le chant de victoire ! » Cette éclatante joie de Pâques se maintient en face de la mort, elle se confirme dans la mort (témoin la belle coutume d'offrir au mort, sur les cimetières, pendant la semaine de Pâques, le salut de Pâques : « Le Christ est ressuscité ! ») Car c'est la joie de la victoire remportée sur la Loi de la mort régnant dans le Cosmos, par la force débordante de la Vie, manifestée dans la Résurrection du Maître.

Et cette joie domine les tristesses et les persécutions, comme en Russie soviétique, où, en réponse au discours de Lounatcharsky, malgré la présence des bourreaux du gouvernement, des agents de la Tchéka, la foule s'écria : « Le Christ est ressuscité » (1), Cette joie de Pâques est aussi la plus haute expression de la grande Communauté, de la solidarité de l'amour ; par la Résurrection toute l'humanité, toute la créature, même la matière, notre corps sont appelés à participer à la vie éternelle. Ce sont des accents vraiment chrétiens : c'est l'essence même de la « Bonne Nouvelle », de la prédication des Apôtres. Et dans cette joie repose le centre le plus intime de la vie, la force qui pénètre tout, l'âme de l'âme de l'Église d'Orient.

---

(1) Cf. de plus cette belle histoire (supplément au « Livre des Pères » de Kiev) : en 1463, l'Hiéromoine Denys, au premier jour de Pâques, descendit dans Petchersk, à Kiev, là où reposent les reliques des saints ermites, et, à son salut de Pâques (« Le Christ est ressuscité ! »), soudain des tombeaux retentit la réponse : « Il est vraiment ressuscité ! »

A. — **Notes bibliographiques.**

Ce petit livre n'est pas une « Symbolique » au sens usuel du mot, il est une énumération des doctrines de la foi ; qui voudrait s'orienter de ce côté, trouverait un excellent exposé chez W. Galz, *Symbolik der griechischen Kirche*, 1872, ou chez F. Loofs, *Symbolik der christlichen Konfessionskunde*, T. I, 1902 (ou dans Kunzes *Symbolik*, 1922; celui-ci très court). La mentalité, l'unité intérieure, qui groupe et éclaire tous les détails, n'est pas mise en lumière dans ces livres ; (on ne la trouvera pas non plus dans l'exposé savant mais trop extérieur du livre du Révérend Frank Gavin, *Some aspects of Contemporary Greek Orthodox Thoughs*, London, 1923). Celui qui a été bien plus au fond des choses est Kattenbusch (*Lehrbuch der vergleichenen Konfessionskunde ; die Orthodoxe anatholische Kirche*, 1892).

Il place justement la doctrine d'Athanase de la «Divinisation» de l'homme par l'œuvre de salut du Christ au centre de l'enseignement et de la piété de l'Église d'Orient ; mais cela n'est chez lui qu'à l'état d'essai. Il y a beaucoup de finesse (mais aussi de la partialité et de l'inexactitude) dans la courte esquisse d'Harnack : *Travaux de paix et de guerre*, 1916). Der Geist der morgenländischen Kirche im Unterschied von der abendländischen.

Pour une introduction fine et intelligente à la vie intérieure de l'Église d'Orient, je conseillerais les ouvrages suivants : G. Florensky, *Stolp outwerjdenie istiny* (« Colonne et fondement de la vérité », en russe, 1914, extraits importants dans la traduction allemande dans l'ouvrage *Christianisme oriental*, T. II, 1925), une des œuvres les plus importantes de philosophie religieuse en russe ; mais en première ligne viennent les écrits théologiques du théologien russe, peut-être le plus grand, Alexis Khomiakov (1809-1860) ; trois de ses plus importants écrits théologiques sont écrits en français et ont été publiés : « Quelques mots d'un chrétien orthodoxe » (anonyme), le premier à Paris 1850, les deux autres à Leipzig, chez Brockhaus, 1855-1858 ; le premier se trouve en traduction allemande *Christianisme oriental*, T. I, Beck, Munich 1923 ; son petit écrit fondamental *Essai d'une théorie de l'Eglise* (le plus important en russe, dans le second tome

de ses œuvres, Prague 1867) est aussi facilement accessible : *Christianisme oriental*, T. II ; je mentionne encore les deux petits écrits du Prince E. Troubetzkoï († 1920) sur la philosophie de l'ancien art russe religieux (très remarquable), Moscou 1916 (en russe). Très précieuse pour le lecteur allemand est la collection dont nous avons déjà parlé *Christianisme oriental*, publiée par le Prof. Hans Ehrenberg, T. II, 1923 et 1925. (On pourrait peut-être critiquer la division des deux tomes et le choix des morceaux, mais en somme c'est très lisible et utile). On peut encore noter (comme introduction à la pensée moderne religieuse russe, mais sans pouvoir la comparer avec le IIe tome du *Christianisme oriental*) la collection russe : *Problemy russkago religiosnago soznanija* (Problème de la conscience religieuse russe) The Y. M. C. A. Press, Berlin 1924.

Une série de documents officiels de la doctrine de l'Église orientale a été éditée chez Michalescu, « La connaissance et les plus importantes productions de l'Église orientale, » 1904 ; E. J. Kimmel, *Libri symbolici ecclesiae orientalis*, 1843 ; Ph. Schaff, *The creeds of Christendom*, 1877.

B. — **Notes concernant chaque chapitre.**

Chapitre I (*Introduction*).

Livres cultuels : Parmi les nombreuses éditions grecques et russes en slavon d'Église des livres de culte, on peut citer, comme faciles à se procurer en Occident : L'Euchologe, éd. Goar, Paris 1647, et toute une série de livres liturgiques (en textes parallèles slavon et allemand), édités par le prêtre A. Maltzew, Berlin. Littérature ascétique : Le Dobrotolubie en russe (qui a fortement refondu la Philokalie grecque, Venise 1792, et l'a en partie complétée à l'aide de sources imprimées et aussi manuscrites) se compose de cinq gros in-4° et présente (soit tout entiers soit en extraits) les écrits des Pères dont les noms suivent : Antoine, Marc l'Ermite, Macaire d'Egypte, Evagre de Pont, Jean Cassien, Hesyches de Jérusalem, Nil du Sinaï, Ephrem le Syrien, Jean Climaque, Barsanuthe et Jean, l'Abbé Dorothée, Isaac le Syrien (de Ninive), Diadoque de Photice, Jean de Carpathe, Zosi-

me de Palestine, Maxime le Confesseur, l'Abbé Thalassius, Théodore d'Edesse, l'Abbé Philémon, Théognoste, Philothée du Sinaï, Elie Endicos,Théodore le Studite, Siméon le Nouveau Théologien, Siméon le Dévot, Nicetas Stetatos, Théolipte de Philadelphie, Grégoire le Sinaïte, Nicéphore l'Ermite, Grégoire Palamas, Callixte et Ignace Siméon de Thessalonique et quelques autres. Beaucoup de ces écrits manquent dans la Patrologie de Migne (v. g. Philothée du Sinaï, Barsanuthe et Jean, les Homélies d'Isaac de Ninive, etc). Une partie se trouve éditée pour la première fois dans le Dobrotolubie russe, à partir des sources manuscrites, ainsi qu'une partie des instructions de Zosime de Palestine.

Une bonne orientation sur cette tradition ascétique de l'Église d'Orient, pour le lecteur allemand, dans le petit livre de Bernard Schmidt, *Das geistige Gebet* Halle 1916. (Diss.).

On trouve l'Abbé Dorothée par exemple dans Migne, *Patr. gr.* t. 88, et Siméon le Nouveau Théologien (t. 110) mais ce dernier incomplet.

Isaac le Syrien se trouve maintenant dans une traduction anglaise nouvelle, d'après le texte syrien : Isaacs of Niniveh, *Mystic treatises translated from Bedjan's Syriac text*.... by A. I. Wensinck, Amsterdam 1923, 15 florins.

Iconographie : Sur le sens religieux de l'ancienne iconographie, voir le Pr. Eugène Troubetzkoï, « La pensée des peintures d'icones (Umorzrenie v. kraskach). Comment se comprend le sens de la vie dans l'iconographie russe ancienne », Moscou 1916 (en russe) et du même *Deux mondes dans l'ancienne iconographie russe* « Dva mira v drevne-russkoï ikonopissi, » Moscou 1916 (en russe). Une traduction allemande doit maintenant être en vente, éditée par Ferd. Schöningh, Paderborn. D'ailleurs sur l'iconographie russe et byzantine on peut voir l'ouvrage de luxe *Russkaia Ikona* (périodique d'iconographie), Moscou 1914. L. Réau, « *L'art russe* » Paris 1924. Georgievski, *Freski Ferapontova monastyria*, Saint-Pétersbourg, 1911 (en russe) ; Millet, « *L'art byzantin* », Paris 1905-1908 ; les travaux de Charles Diehl sur l'art byzantin; les travaux de Kondakov et Lichatchev, le mémoire italien de Muratov dans la revue italienne « *Russia* », Rome 1923, Maillart, L'art byzantin, Paris 1922, etc.

Vie des cloîtres : Sur le cloître d'Optino, voir la biographie de Macaire d'Optino (Moscou 1861), la biographie d'Ambroise d'Optino, et encore Sergei Nilus, « *La sainteté cachée* » (« Sviatynia pod spudom »). Sur les Pères des cloîtres de la Russie du Nord, voir l'ouvrage remarquable *La Thébaïde russe* (Russkaïa Fevaida) St-Pétersbourg 1855 (le tout en russe).

Chapitre II.

Cf. mon livret *Eglise d'Orient et Mystique.* Reinhardt, Munich 1925, pp. 12-18.

Chapitre III.

Eglise d'Orient et Mystique, pp. 4-10, on y trouve des documents plus étendus.

Chapitre IV.

Voir les textes (allemand et slavon), chez A. Maltzew, *Les Sacrements de l'Eglise orthodoxe-catholique d'Orient*, Berlin 1898. Le même, *Offices de demande, d'actions de grâces et de consécration de l'église orthodoxe-catholique d'Orient.* 1897. Le même, *Rite de la sépulture et autres rites anciens de l'église orthodoxe-catholique d'Orient.* Berlin 1898.

Nous retrouvons la même atmosphère de sanctification de la vie jusqu'aux petits détails quotidiens dans l'Église romaine-catholique, v. g. prières et rites du rituel, du missel et du bréviaire. Il y a de belles choses là-dessus dans J. A. Möhler, *Symbolique* (p. 266 de la huitième édition, 1872) et surtout R. Guardini dans ses livres *Du sens de l'Eglise*, 1923, *Culture liturgique*, 1923 et P. Lippert, *Wesen des Katholischen Menschen*, 1923. Aussi les beaux *Livres populaires liturgiques* édités par l'abbaye de Maria-Laach (I. Le saint Baptême, II. Le Sacrement du Mariage, III. Les prières liturgiques aux malades ; IV. La sépulture d'un adulte ; V. La mère et l'enfant, etc.).

Sur le Sacrement de Mariage et l'Église d'Orient, voir des livres excellents comme W. S. Arseniew, *O simvolısme pravoslavnago bogoslugenia v tainstve braka* (Symbolisme du service orthodoxe dans le sacrement de mariage), Moscou 1891 et Prof.

S. Troitzky, *Problema braka v christianskom soznanii* (le problème du mariage dans la conscience chrétienne), dans le recueil « Pravoslavie i Kultura », Berlin 1923 (les deux en russe).

Chapitre V.

Je cite Isaac le Syrien d'après l'édition russe de 1858, Moscou, la seule traduction de l'œuvre grecque de 1770, laquelle est déjà traduite du syrien.

Je cite les autres Pères d'après la *Dobrotolubie* et Migne, Patr. gr., Barsanuthe et Jean d'après Théophane, *Doctrine des Pères sur la prière et la vigilance spirituelle*, Moscou 1881 (en russe (Aussi le *Dobrotolubie* t. II).

Sur la doctrine du salut, voir surtout Ach. Serge : « *La doctrine orthodoxe du salut* (en russe) 1895, St-Pétersbourg.

Chapitre VI.

V. g. Florensky et mon livret *Église orientale et mystique.*

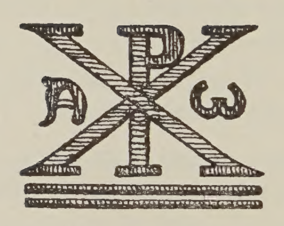
Chapitre VII.

Pr. E. Troubetzkoï, *La pensée des peintures d'icônes* (en russe), p. 12, 15-19, 26-37 ; le même, *Deux mondes dans la vieille iconographie russe* (en russe), pp. 9-17. Sur les fêtes eucharistiques en détail, dans mon livret *Église orientale et Mystique*, p. 71 sq., où se trouve aussi la bibliographie du sujet ; textes des liturgies orientales v. g. chez Brightman, *Liturgies Eastern and Western*, t. I, 1896, et chez Renaudot, *Liturgiarum orientalium collectio*, t. I et II, 1897.

Sur la docrine de l'Église, voir surtout Khomiakov et Florensky. Un exposé savant, mais extérieur, chez Théophile Spacil S. J. *Conceptus et doctrina de ecclesia juxta theologiam orientis separati* » (dans « Orientalia Christiana », vol. II, 2, Roma Pontificio Instituto orientale, 1924). Voir aussi A. Lebedeff, « *O glavenstve Papy* » (en russe) sur la différence entre l'Église d'Orient et l'Église catholique romaine

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).



†

A nos Lecteurs :

En publiant ces

Récits d'un Pèlerin Russe

nous n'entendons ni approuver ni apprécier d'aucune façon le genre de piété qui y est décrit ; encore moins de prôner en Occident des méthodes qui paraîtront étranges à plusieurs.

Notre but unique est de fournir aux lecteurs d'Irénikon-Collection, qui sont des spécialistes des questions russes, un document littéraire suggestif qui rend l'écho sincère d'une expérience religieuse fervemment vécue et loyalement décrite.

La Rédaction.